U d'/of OTTAWA
39003000994409

16.9.65

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pascalouladerni00rhei

PASCAL

OU

LA DERNIÈRE CROISADE

ALBERT RHEINWALD

PASCAL

OU

LA DERNIÈRE CROISADE

GENÈVE
A. JULLIEN, Editeur
Bourg-de-Four, 32
—
MCMXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

566/25 #17

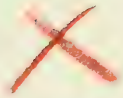
DU MÊME AUTEUR

La Lumière sur les Terrasses, un volume grand in-8° . Fr. 6.50
Jean-Jacques Rousseau et la campagne genevoise, une brochure in-4° . . . . . Fr. 2.—
L'Art d'Alice Bailly, un volume petit in-8° illustré . . Fr. 6.—
Une leçon de style par le paysage genevois, une brochure in-4° . . . . . Fr. 2.50

En préparation

Le Paysage genevois dans la littérature française.
Les Contes de la Roulotte.
Jacqueline, roman.

B
1903
.R44P3
1920

Exemplaire N° 

A

HÉLÈNE

TOUJOURS PRÉSENTE

INTRODUCTION

Je ne suis ni un critique d'art, ni un critique littéraire. Mais s'il me plaisait de devenir l'un ou l'autre, ou tous les deux à la fois, je pense, en vertu de bonnes raisons, que ni la méthode évolutive, ni le léger commentaire impressionniste ne sauraient me contenter. Je devrais donc me rendre à un autre point de vue, découvrir une autre manière de juger les œuvres qui sont sorties de la main des hommes, bref, renouveler la critique.

Et d'abord je m'aviserais qu'elle ne doit différer de l'objet où elle s'applique, ni par sa forme, ni par sa nature. Quiconque, me dirais-je, veut explorer l'inconnu, doit craindre et l'esprit de système qui altère nos rapports avec la vie, et ce vagabondage rapide qui s'amuse à des sensations fugitives. Il faut aborder les œuvres d'art avec la simplicité de l'enfant qui

n'a pas nos idées de derrière la tête, et l'attention soutenue de l'homme qui veut, ainsi que le poète, distinguer la réalité de ses apparences. Alors, dans l'objet considéré, ce qui est vivant agit bientôt sur nous à la manière d'une musique et va de proche en proche ébranler nos fibres profondes. Décrire ces états de sensibilité que l'art a toujours exprimés depuis qu'il y a des hommes et qui chantent, sculptent ou dessinent, voilà le premier devoir du critique. Mais, ajouterais-je, il réclame de celui qui l'exerce un peu d'esprit de finesse, cet esprit que j'appelle volontiers sens musical, et non sans raison, car c'est grâce à lui que percevant le vrai caractère, l'ordre secret, le rythme propre de toutes choses, nous pouvons mystérieusement nous accorder avec elles.

Au reste, si je cherche quel est le caractère distinctif de l'homme affiné par des siècles de civilisation, et donc rompu à tous les exercices de la pensée, je trouve en lui une merveilleuse aptitude à se métamorphoser par le rêve dans toutes les formes de la vie, depuis les plus humbles, éléments, flore ou faune, jusqu'aux plus élevées de la hiérarchie des êtres. Le sûr moyen d'aller, quand il nous plaît, de la vie moderne à la vie primitive, et, peut-être, d'entrevoir nos mystérieuses futuritions! Ainsi reviennent à la simplicité des premiers âges les époques avancées qui font ce miracle

de réconcilier en nous nature et culture, ces deux puissances rivales.

La rhétorique traditionnelle, dirais-je encore, n'a guère enseigné jusqu'ici que les moyens de discourir : art tout littéraire, livresque, oratoire et qui ne songe qu'à démontrer. Partir d'un principe et tracer en droite ligne la voie de ses conséquences de la première à la dernière, voilà ce qui le préoccupe. La route déductive, ainsi tracée, peut être aussi belle que favorable à des transports rapides ; mais l'homme qui s'y engage, ignore presque tout le royaume qu'elle traverse.

J'imagine un autre voyage.

Sous mes yeux se découvre un pays dont je vois les horizons et que je veux connaître. Je sais les limites que je dois atteindre. Pourquoi faut-il que tant de chemins et de sentiers me sollicitent ? Lequel choisir ? Prendrai-je le plus court ? Guidé par mon plaisir et les conseils de l'heure, je m'aventurerai à gauche, à droite, et, revenant, s'il le faut, sur mes pas, mais sans perdre du regard la lointaine ligne bleue des horizons, je trouverai, je sentirai de mieux en mieux les rapports qui lient toutes choses dans le cercle de ma vision. Ainsi le voyage sera une lente conquête et, quand j'arriverai au terme de mon itinéraire, je ramènerai mes impressions partielles à

l'unité d'une suprême vue d'ensemble, longtemps cherchée, sans cesse entrevue, enfin découverte. Puis, songeant aux voyageurs qui méconnaissent les conditions de leur plaisir, je graverai sur une de ces bornes qui marquent les frontières un Sta Viator *et ces mots empruntés à Pascal :*

Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien.

Tu peux connaître la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur.

Et l'ordre du cœur te permet une digression sur chaque point, pourvu que tu le rapportes à une fin toujours présente [1].

Si donc l'on veut parler des Pensées, *qui devaient comprendre, outre des maximes ou réflexions détachées, des lettres et des dialogues, il faut, je crois, s'accorder à leurs mouvements variés, et s'en tenir,*

[1] Enfin, pour en finir une bonne fois avec les enfantillages de l'impressionnisme, je demanderai à cette méthode la démonstration d'une vérité que je crois inédite et que j'ai trouvée en étudiant Racine, Pascal et Jean-Jacques Rousseau. C'est une théorie de la création artistique. Elle ouvrira, si je ne me trompe, de nouveaux horizons à l'histoire et à la critique littéraires, qui languissent aujourd'hui, l'une, dans les cellules de l'érudition et l'autre, dans les bas-fonds du journalisme. Mais d'abord je dois compter avec un collaborateur qui n'en fait qu'à sa tête, le Temps,

et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

quoiqu'il en coûte, à des réflexions détachées. Tout discours suivi serait une faute de ton : laissons-la au passif des professeurs de littérature et soyons soucieux d'harmonie, même quand il s'agit de disputer[1]. *Qu'on voie dans les pages suivantes un recueil de « pensées » qui, pour avoir tout leur sens, devraient alterner avec certaines « pensées » des* Pensées[2]. *Au reste, ne sont-elles pas dans la mémoire de tous ceux à qui j'ai le dessein de m'adresser, et notamment des protestants qui aiment Pascal comme un frère en inquiétude ? Ceux d'entre eux qui ont lu* La Lumière sur les Terrasses, *où j'ai dit ma confiance dans la vie, s'ils lisent le présent ouvrage, peut-être s'apercevront-ils que j'ai voulu vérifier une fois pour toutes mes certitudes en y opposant, avec des mains respectueuses, le grand livre de Pascal.*

Hélas ! c'est le cas ou jamais de se rappeler le mot terrible de Chateaubriand sur les commentateurs qui

[1] Au surplus, ce genre d'exposé permet d'éviter et les vaines transitions et tous les développements oratoires qui s'imposent à quiconque veut faire un beau discours suivi. D'autre part, si les éléments d'un ouvrage de l'esprit valent surtout par les rapports secrets qu'ils entretiennent entre eux, ce genre d'exposé ne contrevient pas, que je sache, à cette loi de la composition.

[2] Nous avons suivi Pascal à travers l'édition de M. Léon Brunschwicg.

se sont gîtés autour des Pensées : « *On croit voir, dit-il, les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte* ». *Ah ! rentrons en nous-même — ou dans notre cabane. Humilions-nous et, pour adoucir notre peine, admirons une fois de plus* l'enchanteur *qui, d'une seule image, nous charme en nous condamnant. Mais faisons mieux encore. Palmyre, le désert, l'Arabe et sa hutte, pour un Occidental qui n'aborda jamais aux champs milésiens, sont des étrangetés lointaines, et nulle Zénobie, d'ailleurs, n'a régné sur Pascal. Comme je vois mieux ces grands tableaux du plein air qui s'appellent Jouy-en-Josas, Versailles, Montmorency, Louveciennes, Marly, Chevreuse ! Là, je puis être, si je veux, mon propre enchanteur.*

Il y a dans le voisinage du palais de Versailles un immense bassin creusé jadis par le régiment qui servait de garde à Louis XIV. C'est la pièce d'eau des Suisses, ainsi nommée en souvenir de nos lointains compatriotes qui voulurent, selon leurs forces, collaborer à ce chef-d'œuvre de la beauté française et qu'un grand roi avait conçu. La pièce d'eau des Suisses n'appartient pas aux jardins de Versailles proprement dits ; elle est comme en marge des avenues tracées par Lenôtre ; mais elle reflète dans

sa limpidité l'Orangerie claire et les bois sombres de Satory. Ces fluides miroirs, celui de Latone ou celui d'Apollon, et celui de Neptune comme celui des Suisses, et ces parterres que dominent des terrasses orgueilleuses, ne songent qu'à nous enchanter. Mais, en même temps qu'un plaisir, quel ordre ces lieux nous proposent! Accord sublime d'un instinct avec la raison, voilà, nous disent-ils, le propre de la beauté française. Suis-je trop ambitieux, si je rêve de tracer en marge de la France une œuvre où se reflètent, sinon sa demeure tout entière, du moins une de ses dépendances et la crête d'une de ses collines?

Corly (Haute-Savoie), le 5 septembre 1919.

SECTION I

1

Quand de Soral, charmant village de mon pays, on suit la route de Genève, qui monte d'abord encaissée entre deux hauts talus, on peut se croire dans un col ; mais lorsqu'elle débouche sur un plateau toujours aéré, le regard trouvant libre carrière embrasse le Jura, le Salève et les Voirons, toute la campagne genevoise avec ses vallonnements et ses collines. Là-bas, la plus lointaine porte le village de Ballaison ; cette autre, le village de Vandœuvres ; et la plus proche, Bernex et Lully, invisibles. Triangle ébréché, cette dernière, dépourvue d'arbres et de maisons, sauf des hameaux tapis aux deux extrémités de sa base, se dresse et s'allonge parmi la plaine. Apre et désolée au point de ressembler à un calvaire de Bretagne, elle tranche sur la douceur du paysage qui l'entoure de ses plans inclinés. Mais la forme de sa silhouette s'accorde aux rythmes simples des autres collines comme aux mouvements éloignés du Mont-de-Sion et du Vuache qui devant elle barrent l'horizon. S'opposant à tout ce qui de près l'avoisine, elle s'associe à tout ce qui de loin l'environne. Que n'y a-t-il à son sommet le refuge des croyants ? Une chapelle, un couvent, une de ces demeures

où l'homme se retire du siècle pour se rapprocher de Dieu, accentuerait le caractère de l'âpre colline. A la voir si farouche, si désolée et, pourtant, si conforme aux aspirations les plus hautes de ce pays en gradins, je songe à Pascal, âme tourmentée, avide d'absolu ; je perçois le double état qui marque les grandes vocations religieuses, la double prière des chrétiens : « Seigneur, disent-ils, affranchissez-nous des enchantements du monde et faites que nous nous soumettions à vos règles qui les condamnent. » O calvaires de Bretagne, quels fidèles vous graviront encore ? Elle vous ressemble, l'âpre colline qui se dresse et s'allonge parmi la plaine genevoise, mais c'est un calvaire tout planté de ceps, tout ruisselant de vin à l'automne, et Jacqueline, comme nous suivions au temps des vendanges la route qui va de Soral à Genève, m'a dit un jour : « Si nous montions là-haut pour y grappiller dans les vignes ? »

2

Les *Pensées* de Pascal, c'est l'histoire fragmentaire de son évolution morale et religieuse.

3

J'opposerai quelquefois à ses inflexibles raisonnements des états ou des expériences de sensibilité que je tiens pour des affirmations irréfutables.

4

Dieu me garde de confondre la Pensée éternelle avec l'intelligence, qui n'en est qu'une manifestation superfi-

cielle. Que vaut un raisonnement juste, si mon cœur, du fond des âges, le récuse ? Chacun de nos sentiments est un sûr et délicat moyen de connaissance qui relève, non de l'esprit géométrique, mais de l'esprit de finesse. Cet esprit, je l'appelle volontiers sens musical, car c'est grâce à lui que, percevant le vrai caractère, l'ordre secret, le rythme propre de toutes choses, nous pouvons mystérieusement nous accorder avec elles. Que les primitifs, qui n'étaient pas des primaires, fussent doués de ce sens-là, je le croirais volontiers; mais, à dire vrai, je l'ignore. J'affirme en revanche qu'on ne le trouve guère aujourd'hui que chez des hommes si pénétrés de culture qu'ils savent avec clairvoyance réconcilier en eux nature et civilisation. Ainsi, dans les paysages que j'aime entre tous — de la Touraine ou du Valois, de l'Ile-de-France ou du Genevois — se rencontrent et se mêlent ces deux puissances rivales, l'une enchantant mon cœur, et l'autre ma raison.

5

Les géomètres veulent arriver à la vérité par le raisonnement ; les esprits fins, par l'intuition. Si ces derniers n'ont pas tort, le sentiment de la beauté peut être tenu pour un moyen de connaissance.

6

L'esprit géométrique n'est pas loué de procéder comme la volonté, dont Pascal a dit qu'elle est « *un des principaux organes de la créance, parce que les choses sont*

vraies ou fausses selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit ». Ces lignes sont un aveu : elles confirment trois choses dont nous nous doutions, à savoir que, chez Pascal, la volonté intervient dans presque toutes les opérations de sa pensée ; que ces opérations, il les définit bien, lorsqu'elles relèvent de l'esprit géométrique ; mais qu'en revanche il n'a guère observé les habiles démarches de l'esprit de finesse.

7

Si l'homme passe infiniment l'homme, selon le mot de Pascal, c'est que la vie passe infiniment ce faible moyen de connaissance qui s'appelle la raison.

8

Ce que nous pouvons en fin de compte obtenir de la raison, c'est de justifier ou de satisfaire les exigences de la coutume, cette seconde nature ; mais l'autre, la première, si nous voulons la percevoir, elle réclame un effort de toute notre pensée.

9

De l'esprit de finesse relève la science des mœurs, et de l'esprit géométrique, la science des choses extérieures. Deux ordres différents et, pour y pénétrer, deux méthodes

différentes. Mais la question est de savoir si, dans la première étude, Pascal a toujours suivi la première méthode.

10

S'il est vrai que nos facultés ne se développent qu'à force d'exercices, d'aucuns diront que chez Pascal l'esprit de finesse est né trop tard dans un esprit déjà formé par d'autres habitudes.

11

La piété d'un enfant pour sa mère exerce en lui une force qui s'appelle l'instinct, et la nature qui, seule, favorise le libre développement de notre vie intérieure, achève de l'exercer. J'imagine un Pascal élevé par sa mère, grandissant à la campagne et soumis à une éducation où la science eût tenu peu de place. Sa raison, par la suite, n'eût pas fait à son cœur tant de misères, et tout, y compris l'art qui nous révèle la nature, et l'amour qui en pénètre un des secrets, lui fût devenu moyen de connaissance. Ah ! que Vinet se trompe, lorsqu'il nous assure que Pascal est du nombre de ces hommes qui ont été congrûment élevés... On ne voit dans son aride jeunesse rien qui coule de source, rien qui vienne du cœur...

12

Un esprit fin a souvent plus de peine à trouver sa voie qu'un esprit géométrique. Mais, dès qu'il s'oriente, le premier va de découverte en découverte et laisse loin derrière lui le second. L'extraordinaire précocité de

Blaise Pascal s'explique par la nature même de son esprit, qui fut plus habile qu'aucun autre à raisonner juste sur des principes bien définis. Que Pascal ait entrevu par la suite un autre moyen de connaissance, on ne peut en douter. Je dis seulement qu'alors d'anciennes habitudes l'ont gêné, et qu'à la logique stable de la raison, il n'a pas su préférer la logique indéterminée du sentiment. Ce conflit de tendances, qui donne aux *Pensées* une beauté pathétique, ils le connaissent bien, sitôt qu'ils s'avisent de réfléchir librement, tous ceux qui devinent dans la réalité plus de choses que n'en soupçonne la raison discursive, cette sagesse d'école. S'ils n'écoutaient que les conseils pratiques de leur intelligence, ils suivraient la coutume, qui sait par surcroît transformer en avantages les obligations de la vie sociale. Mais ils n'ignorent pas que s'ils s'affranchissaient de la coutume, ils entendraient la vie profonde qui chante au fond d'eux-mêmes. Ils hésitent, et le temps passe. Ils se décident, et les voilà pour toujours dans la vérité.

13

Tant qu'il ne s'est pas accordé aux rythmes de la vie, grâce à cette espèce de sens musical ou d'esprit délié qui perçoit le vrai caractère, l'ordre secret, le mouvement propre de toutes choses, l'homme est plus ou moins tel que l'a vu Pascal, misérable. Mais cesse-t-il de l'être, quand, faute d'avoir écouté cette voix intérieure, il s'ima-

gine que Dieu seul peut le tirer d'angoisse ? Plaignons-le, car le voilà qui considère la foi comme un suprême expédient. Un homme qui partirait pour conquérir un lointain trésor et qui, troublé de raison, d'inquiétude ou du désir d'un sacrifice, brûlerait ses vaisseaux avant d'arriver au port, n'est-ce pas, à tout prendre, l'histoire de Pascal et de sa croisade agitée ?

14

Pourquoi Pascal n'est-il jamais plus pénétrant que lorsqu'il parle de l'éloquence ou de l'art d'écrire ? C'est que ces objets, depuis sa naissance, font partie du cercle où rayonne sa sensibilité, et qu'avant de les réfléchir dans son esprit, il les a, d'une vue pleine, saisis par l'instinct.

15

Pascal, en dépit de ses protestations d'obéissance au pouvoir absolu du cœur, veut presque toujours se rendre à la vérité par les voies détournées du raisonnement.

16

Son « honnête homme », qui sans doute ne porte point d'enseigne, mais qui, sur commande, vous parlerait de tout, je le tiens, lui aussi, pour un géomètre, et un géomètre de salon. Car, savoir quelque chose de tout, ce n'est pas pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, mais comprendre un grand nom-

bre de principes sans les confondre, et c'est là, comme dit Pascal, l'esprit de géométrie.

17

Il y a des cas où penser par antithèse, c'est faire de fausses fenêtres pour la symétrie. Ah ! que de fausses fenêtres à la maison de Pascal.

18

Je vois aussi bien que personne la part de vérité que renferme cette pensée de Pascal : « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon. » Mais ici, comme en beaucoup d'autres endroits, Pascal s'arrête à la surface de son idée. La beauté ne réside pas tout entière, ainsi que Pascal et la raison se l'imaginent, dans un rapport entre nous et les diverses apparences, et la preuve, c'est qu'il y a des choses admirables qui nous dépassent comme les forêts, la montagne, les plaines ou la mer. On ne peut à l'homme toujours mesurer la beauté. Il faut donc aller plus loin que Pascal et que la raison, beaucoup plus loin. Si nous descendons en nous-mêmes, nous trouvons que

le sentiment de la perfection nous est donné chaque fois que, grâce à la nature, l'art ou l'amour, nous percevons, et de tout notre instinct, le souple enchaînement des forces de l'univers. Voilà le vrai rapport à quoi l'on reconnaît la beauté d'une œuvre humaine, d'un paysage ou d'un sentiment. Le reste n'est que gentillesses, fioritures, bagatelles, anecdotes, petits sonnets, madrigaux, pretintailles, tableaux de genre, balivernes. Mais tout mouvement qui atteint en nous un tel degré d'énergie ou prend sous nos yeux une telle puissance de caractère qu'il se rattache et s'accorde comme de soi-même à quelque chose de plus haut ou de plus fort que nous et qui est la vie, mérite les adorations que l'on doit à la beauté.

Où sont-ils, ces quatre peupliers, mes voisins de campagne ? Au bord d'une route dont ils soulignent la ligne fuyante ? Non, quelque part, au milieu des champs, ils se dressent et là, sur ce plateau qu'entoure un cercle de montagnes éloignées, pareils à des tours de garde, ils égalent en noblesse une demeure humaine qui commande tous les horizons. Et leurs cimes visitées des nuages flottent au vent ainsi que des étendards. Tours de garde, beaux donjons de verdure frémissante, d'où partent dans tous les sens et où reviennent, comme de légères estafettes, les oiseaux de la contrée, ô peupliers de la prairie, je vous admire. Mais je sais aussi dans votre voisinage un verger à flanc de coteau qui dans les nuits claires semble se balancer au bord de l'infini comme la mer.

19

L'Initiation

Au Bois Des Arts, où il fut écrit,
ce conte est dédié.

Patrice avait l'âge où, curieux de tout, l'on veut se connaître soi-même, et Barfleur, afin de l'encourager, le louait fort de son zèle. C'était sans doute un homme aimable que ce Barfleur, puisqu'il aimait à louer ; mais pour le moment, j'ignore autant que vous l'identité de ce mystérieux personnage qui vient comme cela sur le seuil de cette histoire. Bah ! entrons-y à sa suite.

Donc Barfleur tenait à Patrice des propos tels que celui-ci :

— Les hommes se développent selon une nécessité intérieure. Alors, pourquoi ne s'efforceraient-ils pas de se connaître, afin de faciliter ce développement ?

Il lui disait aussi :

— Avez-vous songé, Patrice, aux âmes innombrables qui se sont tues et qui étaient dans l'homme comme une horloge dans une maison abandonnée ? L'horloge finit par ne plus dire les heures.

D'ordinaire, les vieillards ne nous charment que par des anecdotes, ou des souvenirs. Ils n'ont plus ces rapides intuitions qui, aux jeunes gens, tiennent lieu d'expériences. Or, les années avaient épargné les énergies du bon vieillard.

— C'était donc un vieillard, que ce Barfleur ? direz-vous. — Oui, mais que faisait-il ? Etait-ce un général retraité ? Il y en a tant, aujourd'hui, qui rongent de dépit leur culotte de peau, après avoir abattu leur monture. Oh ! que Barfleur, ce digne vieillard, leur ressemble peu.

Un jour, comme il prenait l'air avec Patrice, dans le voisinage du palais royal :

— Je ne vous dis pas, s'écria-t-il, de chercher la face des pierres ni les montagnes où la nature a sculpté des figures humaines. Mais à ceux qui veulent entreprendre de se connaître, la nature offre un grand secours. Notre être véritable se dérobe et nous échappe et fuit d'une fuite continuelle. Un homme projette en notre esprit des images de lui assez différentes les unes des autres, et surtout de l'idée qu'il se forme de lui-même. Où voir une image correspondant à la réalité ? Nous appelons réalité justement ce qu'il faudrait connaître. Où trouver l'homme vrai ?

— Peut-être nulle part, fit Patrice.

— Ainsi les hommes, reprit Barfleur, seraient à peu près comme s'ils n'existaient pas, ou, si vous préférez, nous serions les uns pour les autres les fantômes de nos propres songes ?

Barfleur, en prononçant ces mots, regarda Patrice à la dérobée. Mais Patrice savait qu'un raisonneur a souvent l'air de railler la raison. Et il regarda Barfleur sans aucun étonnement. — C'était donc un raisonneur que ce mystérieux personnage dont j'ignore autant que vous

l'identité ? Oui, sans doute, n'est-ce pas un rôle de théâtre ? — Mais dans la vie ? — Oh ! la multitude bruissante des roseaux doctrinaires...

— Faut-il penser, reprit ce vieillard aimable et raisonneur, que nous soyons les uns pour les autres les fantômes de nos propres songes ? Eh bien ! je ne le pense pas une minute. Je crois qu'on peut trouver l'image idéale et naturelle de son esprit. Les hommes se sont tour à tour choisi dans la nature des images de grandeur, de grâce ou de tristesse auxquelles ils se sont presque identifiés. Ces lieux illustres, ce n'est pas leur seule beauté qui m'attire. Je les aime encore parce qu'ils ont été chers à des générations humaines. Même d'autres, dont nul ne sait s'ils furent jamais aimés par les anciens hommes, sans m'imposer le souvenir d'une date mémorable, sans être historiques, me donnent le sentiment délicieux du passé. Ainsi fait cette route qui va du palais du roi votre père aux portes de la ville. Le soleil qui s'attarde maintenant aux flancs de cette montagne couverte de broussailles et, par endroits, dénudée, éveille l'illusion d'un paysage antique, le long d'une voie romaine...

— Alors vous croyez, monsieur, demanda le jeune homme, qu'il se trouve des paysages comparables à notre âme, et que, si nous les découvrons, nous parvenons enfin à nous connaître ?

— Oui, Patrice. Il y a révélation, n'en déplaise au philosophe Tiphagne qui enferme l'homme dans une ignorance éternelle. Ce Tiphagne...

— Je doute que l'homme en puisse sortir, fit l'adolescent qui se plaisait à contredire son vénérable compagnon.

Mais les jeunes gens sont comme les enfants : ils savent unir l'humeur la plus indocile à une grande docilité d'esprit.

Et Patrice se promit d'essayer la méthode de Barfleur.

Pendant la nuit, la neige tomba et, quand Patrice ouvrit les yeux, il vit son futur royaume tout blanc sous le soleil. (Une plaine, avec un lac au milieu, entre deux chaînes de montagnes, formait ce petit royaume qu'un jour Voltaire a comparé au royaume de Cachemire).

— Oh ! la belle promenade, cette après-midi, songea Patrice.

Quand il sortit du palais, les rues, blanches tout à l'heure, étaient déjà grises de neige piétinée. Il se hâta, longea un fleuve qui roulait une eau claire. Puis ce fut dans la campagne la grande fête blanche de la neige.

Elle s'était accumulée sur les champs, et, sur les pentes des montagnes, éparpillée. Elle avait moucheté sur les arbres les dernières feuilles obstinées, mis des liserés aux branches et jeté ses fleurs dans les haies.

Il alla, il alla le long des chemins fleuris où, de temps à autre, des taillis dégarnis laissaient voir, tranquille, une maison cachée naguère par le mystère des feuillages. Le soleil allongeait sur les pelouses éblouissantes les ombres bleues des troncs et des branches.

— Sans doute, se dit Patrice, les minutes sont précieuses où l'aspect des choses les plus familières nous surprend comme une émotion au visage d'un homme. Mais je ne trouve pas mon paysage, promesse de Barfleur.

L'ombre du soir, ralentie par la présence de la neige, assombrissait les bois du voisinage. Elle descendit sur les champs qu'elle nuança de bleu.

Et le lendemain, la face blonde d'un champ d'herbes apparaissait déjà. (Là-bas, au pays de Barfleur et de Patrice, le climat varie comme chez nous, où l'on voit un matin sur le Salève de longues bandes blanches qui seront vertes le matin suivant). Et Patrice connut dès lors l'ennui des longues journées où l'on vit peu, et comme dépouillé de soi-même, et où l'on cherche ses amis pour se divertir avec eux.

Or, un jour, comme il se promenait, seul, au bord du lac, il vit un vieillard assis sur une borne. Il se regardèrent, et le vieillard dit à Patrice :

— Je ne suis pas un mendiant, mon bon monsieur.

— Qui êtes-vous ? monsieur, demanda Patrice.

— Je suis Tiphagne, répondit le vieillard avec hauteur.

Tiphagne ! C'était donc là ce philosophe dont Barfleur avait si souvent parlé à Patrice comme d'un butor !

— Et vous, qui êtes-vous, jeune homme, pour demander son nom à Tiphagne ?

— Je me nomme Patrice.

— Le fils du roi, dit le vieillard, sans s'étonner.

Et il ajouta en ricanant :

— L'élève de ce bon Barfleur, qui vous a appris...

Enfin nous voilà fixés sur l'état social de Barfleur, et grâce à Tiphagne. Il n'est que d'écouter les Tiphagne pour en savoir long sur les hommes...

— Mon maître, répondit Patrice, avant que Tiphagne eût achevé sa phrase, m'a enseigné d'aimer ce qui est beau.

— Ce qui est beau ! ce qui est beau ! répéta le vieillard, comme s'il cherchait le sens inouï de ces syllabes. Il vous a sans doute faussé l'esprit par des histoires toutes pleines de mensonges.

— Je lui suis une occasion de discourir, songea Patrice. Je le vois venir...

— Des histoires ! reprenait Tiphagne. Voulez-vous que je vous en raconte une, moi ?

— Vous me ferez plaisir, Tiphagne, même avec des mensonges.

— Dont je ne veux pas, dit vivement le vieillard. Une histoire ? une histoire ? Tenez, en voici une : Un homme, trahi par ses meilleurs amis, résolut de voyager. Vous pensez qu'il visita les plus beaux pays du monde. Cet homme n'imitait pas les naïfs qui donnent un sens à la vie. Tout au plus inclinait-il à croire qu'elle s'amuse à ruiner nos espérances. Triste, amer et dégoûté, il fut le voyageur errant qui cherche un gîte pour la nuit. La seule vue des horizons changeants le détournait de songer au malheur de sa destinée. Tant d'autres hommes se divertissent dans la bassesse ou la frivolité ! D'ailleurs, comme il était riche et suivi de quelques laquais, on le

recevait partout avec honneur. Les hommes en imposent par la force ou par des simagrées. Ces laquais étaient une force ! Elle lui fut enlevée, car il perdit ses biens dans un naufrage. Vieux et dénué, n'ayant même pas comme les héros des tragédies le prestige d'une auguste misère, il mendiait le long des routes. Parfois, les enfants poursuivaient ce vieillard morne et sordide. Il aurait pu les maudire. Mais les ours ou les loups ne seraient point venus dévorer les enfants, comme on voit dans de vieux récits. Alors, à quoi bon ? Il se contentait de les frapper avec son bâton, en quoi il eut tort, puisqu'on l'enferma.

— J'ai lu, dit Patrice, des histoires pareilles à la vôtre. Je la crois vraisemblable. Mais j'en ai lu d'autres qui me semblent non moins vraies. Adieu Tiphagne...

Et le jeune homme s'en alla. Bientôt il sentit tout ce qu'il y avait de tristesse et de vieille douleur dans les paroles solennelles et violentes de Tiphagne, et il s'en voulut d'avoir quitté si brusquement le pitoyable philosophe assis sur une borne.

Le vent faisait dans la campagne un bruit de voiles gonflées et de drapeaux déployés, et le ciel glacé lui sembla (était-ce souvenirs d'autres histoires ?) le ciel des retraites désespérées. Quand il arriva aux portes de la ville, un crépuscule grisâtre enveloppait les horribles maisons des faubourgs. Près du palais, un arbre, s'élançant d'une haie, l'arrêta. Deux branches s'écartaient qui, avec un grand air de douleur, imitaient le geste de deux

bras en croix. Alors, sous ce ciel noir, où s'amassaient des nuages comme tordus par de sombres bourrasques, il murmura :

— Tiphagne n'a pas su voir que même la souffrance a sa beauté.

Puis la terre cessa de languir sous un ciel gris, et les jours d'avril revinrent, les jours où l'on ne songe plus qu'à cueillir les fleurs et les heures et, en été, le jeune homme partit avec le roi pour un voyage de long cours sur des mers lointaines.

A son retour, et voulant s'en consoler, il alla voir, à travers la campagne, dans la brumeuse splendeur des soleils d'octobre, l'immobile incendie des derniers beaux jours, l'automne jaune, l'automne sombre et empourpré, l'automne écarlate, blond et grenat, l'automne fauve, et les grands arbres qui s'éteignent soudain au crépuscule.

Mais songeait-il encore à la fameuse méthode de Barfleur? Non, plus guère, et comme il l'avait en plaisantant avoué à son maître, le bon vieillard, toujours plus raisonnable, avait répondu :

— Voyez-vous, Patrice, les méthodes ne sont bonnes que si l'on oublie quelquefois de les pratiquer.

Le hasard ne justifia qu'à demi cette parole.

Un jour, Patrice, qui marchait à l'aventure, arriva au beau milieu d'une prairie. Il s'arrêta pour s'orienter. Alors, du point où il se trouvait, il vit un petit bois suivre

les bords d'une rivière avec une grâce lente et comme un mouvement de nonchalance que ralentissaient encore les contours de l'eau. Oh! le fin paysage qu'avaient ordonné les caprices d'une rivière et la force docile de jeunes arbres. Des branches s'entrecroisaient, d'autres s'élançaient ou, brusques, s'inclinaient. Et l'ensemble, à cause des inflexions légères de quelques arbres, avait une apparence de fierté qui s'abandonne, de jeunesse inquiète et frémissante, de chose inachevée...

Patrice regarda longtemps la lumière brune et dorée du soleil couchant sur le bois aux couleurs anciennes, et le souvenir lui vint d'une parole de son maître. C'était quelque chose comme le refrain dont ce vieillard s'accompagnait dans la vie.

— Se faire une âme belle, afin d'avoir de beaux songes, disait-il volontiers, tout est là.

Mais Patrice, en revenant sur ses pas, s'amusa, comme vous le devinez, à contredire Barfleur (les absents ont toujours tort), et telles furent à peu près ces paroles moins sérieuses :

— Cette initiation! Suis-je assez touchant d'y croire! Barfleur, Barfleur, ne croyez-vous pas que les hommes ont plusieurs âmes ou, si vous voulez, une âme qui change? Car toutes les belles choses sont changeantes, les arbres et l'eau, les pierres précieuses et les yeux, le ciel et la lune. La lune, ce soir, montrera parmi les petites lumières des étoiles un visage ennuyeux; mais, il y a peu de jours, elle était effilée. Elle allongeait à la surface du

lac des rayons si faibles qu'on aurait dit un pli de l'eau violette, tandis qu'aujourd'hui, épanouie et abondante, elle effeuillera par la nuit bleue, au fil de tous les courants, des fleurs de toutes sortes. Et les yeux! vous avez vu qu'ils sont changeants, les yeux, comme le ciel et comme l'eau qui change avec le ciel. Vraiment, Barfleur, j'admire ces mystérieuses influences qui font d'une eau grise une eau bleue, et je trouverais triste qu'au milieu de tout cela l'âme humaine fût une petite chose terne, fermée, immobile. De grâce, n'isolons pas notre âme de la vie, qui est mouvement et changement. Comme l'eau coule, Barfleur, comme elle coule!

Propos légers, raillerie judicieuse. La méthode de Barfleur était propre à rendre vaniteux un imbécile. Patrice ne s'en faisait point accroire, puisqu'il se raillait.

Quelques jours après, il voulut conduire son maître au petit bois. En route, il demanda tout à coup :

— Mon maître, un coquin doit se former de lui des idées curieuses, s'il lui plaît de chercher l'image idéale de son âme?

— Vous voulez parler, mon enfant, d'un coquin qui se repent.

— Mais un coquin qui se repent, n'est plus un coquin.

— C'est vrai, c'est vrai, accorda le vieillard. Où donc voulez-vous en venir?

— Mon maître, je me demandais si Tiphagne a raison.

— Il faut préférer, dit le vieillard, aux images dégoû-

tantes de Tiphagne, l'image de nous-même qui nous exalte. La vie ne serait guère supportable sans un peu d'exaltation.

— Vous me rappelez, fit le jeune homme, un personnage de ce poète grec que nous avons lu ensemble. Il dit que parmi les merveilles nombreuses rien n'est plus merveilleux que l'homme. Ne serait-il pas plus sage d'opposer quelquefois à ces paroles trop rassurantes les propos effrayants d'un Tiphagne ?

Patrice prononçait tous ces mots sans y penser, regardant l'eau de la rivière s'égayer entre les arbres du petit bois.

— Ç'a été souvent, répondit Barfleur, la manière des moralistes de nous représenter, après l'avoir terriblement humilié, la grandeur de l'homme. Ils commencent ainsi que Tiphagne, et ils finissent comme...

— Mon maître, dit Patrice en souriant, le vers que je vous ai cité tout à l'heure est de Sophocle.

— Ils commencent ainsi que Tiphagne, et ils finissent comme Sophocle, reprit tranquillement Barfleur. Ce chemin n'est pas mauvais. Il est fâcheux seulement d'y rencontrer des Tiphagne qui injurient les passants. Ce Tiphagne...

Alors Patrice, qui ne songeait plus qu'à la beauté de l'heure :

— Regardez, dit-il, la lumière sur les arbres qui changent de minute en minute...

Ce bois où chantait une rivière, n'était-ce pas devant eux une personne, et qu'il fallait entendre ?

Ils s'en approchèrent.

L'eau de la rivière roulait sur les cailloux, inégale et cahotée. Le ciel tendu de minces nuages déchirés entourait d'azur les feuillages d'automne. Soudain la brise détacha des branches quelques feuilles mortes qui glissèrent à la surface de l'eau fugitive, et disparurent en tournoyant.

20

La nature, avec ses paysages multiples, la grâce de ses lignes, ou leur puissance, ses fêtes de lumière et le jeu des vents, ses eaux mortes et ses eaux vives, les forêts, les montagnes, les plaines et les mers, et leurs richesses infinies, et, mêlé à toutes ces forces élémentaires, l'homme, souverain des trois règnes, la nature est une âme innombrable de qui nous relevons comme elle relève de nous, qui lui servons de conscience claire. Lorsqu'à nous elle se communique par ses émanations, odeurs de labours et de fleurs, odeurs de lait ou de résine, et par les effluves de l'immense désir qui la travaille, ses rythmes sont les nôtres, les nôtres sont les siens, et nul ne peut savoir ce que nous recevons d'elle, ce qu'elle reçoit de nous. Mais, entre les divers moments de son existence et nos divers états de sensibilité, il s'établit de tels rapports, et de si profonds, que bientôt elle nous semble une merveilleuse psychologie illustrée par la main d'un dieu. Qu'est-ce que le lever du jour, sinon l'image du plus beau des offices, un sentiment qui naît, aspire à vivre et enfin, comme les ondes d'un jeu d'orgue, s'exalte jusqu'au

triomphe. Parfois aussi, le soir qui tombe sur nos paupières, nous inspire tout à coup un grave consentement à la mort.

Cette diffusion du moi dans les objets qui l'environnent, voilà ce qui fait d'un homme un artiste. Au fond, tout l'art d'écrire consiste à entrer dans les idées, les sentiments ou les choses que l'on veut peindre et définir : le reste vient en retour, et c'est le rythme, qui marque le mouvement propre de toutes choses, et c'est le nombre, qui reproduit la masse de leurs rapports, et c'est l'harmonie, qui dit par de simples arpèges quelles résonances ineffables elles vont éveiller dans notre âme. Art merveilleux et qui demande peut-être moins d'esprit de géométrie que d'esprit de finesse. Car, la raison est sans doute habile à trouver des rapports, mais ce n'est pas elle qui perçoit le vrai caractère, l'ordre secret des moindres réalités ni comment elles vibrent en nous, heureuses ou douloureuses. Certains fragments des *Provinciales* ou des *Pensées* nous permettent d'imaginer quel peintre Pascal aurait été, si le monde extérieur l'eût plus souvent diverti du spectacle de ses idées. Ah ! celles-là, comme il les voyait nettement ! Il les pénétrait si bien, même les plus étrangères à son génie, qu'on risque à tout moment de lui attribuer des convictions autres que les siennes, et, comme il excellait à raisonner après avoir bien vu les principes, sa phrase vaut par le rythme autant que par le nombre. Mais est-elle harmonieuse ? Quand elle évoque ces états de sensibilité où l'idée mène un poète, elle jette

brusquement des images, souvent empruntées à la Bible, et ces comparaisons, ces allégories dont l'intelligence dispose à son gré ; jamais elle ne chante ces accords de syllabes où frémit une voix intérieure. Aussi vous pouvez citer de Pascal force pages d'une vigueur, d'une éloquence et d'une clarté incomparables et, si j'ose ainsi parler, d'une syntaxe passionnée. Je n'en connais aucune où tout soit musicalement lié. Et je n'en connais point où brille cette suprême harmonie, la grâce, dont quelqu'un a eu raison de dire qu'elle est plus belle que la beauté, si c'est notre petit geste de vivre qui soudain s'accorde au grand geste vital.

SECTION II

21

Les jugements de Pascal sur l'homme procèdent tous, ou presque tous, de son esprit géométrique. Ne voir, par exemple, dans la nature qu'une première coutume, c'est méconnaître tous les rapports instinctifs que nous entretenons avec la vie universelle. Et d'ailleurs Pascal, dans ses bons moments, ne les méconnaît pas. « *Quelquefois, dit-il, la nature surmonte la coutume et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise.*

22

A lire ce que Pascal écrit sur Montaigne, on sent qu'il l'aime et le déteste tour à tour, que c'est son livre de chevet en même temps que sa bête noire. De fait, tous les deux sont doués d'esprit de finesse, mais l'un l'exerce à peu près librement, l'autre lui met des entraves, et, tandis que Montaigne lui donne tout le jeu possible, Pascal le surveille avec toutes ses idées de derrière la tête.

23

C'est un curieux chapitre que la page des *Essais* intitulée : *C'est folie de rapporter le vray et le faulx au jugement de notre suffisance.* Il fournit de bonnes indications à qui veut définir Montaigne : un esprit qui se laisse difficilement persuader, mais qui, sachant que beaucoup de choses sont des surprises, ou voulant laisser une porte ouverte à la vérité inconnue, ne condamne mie ce qui ne lui paraît pas vraisemblable, et qui enfin, parce qu'il considère que c'est une hardiesse dangereuse de mépriser ce que l'on ne conçoit pas, manifeste en matière de religion les sentiments du plus simple, du plus soumis des fidèles.

24

« *J'eusse dict ses vérités à mon maître, et eusse contreroolé ses mœurs, s'il eust voulu* ». Montaigne voudrait être à l'égard d'un seul homme ce que le prêtre catholique est à l'égard d'un grand nombre : un directeur de cons-

cience. Eclairer les autres à leurs propres yeux, cette fonction plaira toujours à ceux qui ont fait de l'homme le sujet de leurs études.

25

Les hommes se flattent de toutes manières : multiple et vaniteuse erreur que Montaigne dénonce. C'est un moraliste que son rôle de justicier amuse visiblement. Mais, pour confondre l'orgueil humain, peut-être fallait-il humilier l'homme jusque dans ses héros, et ce pas, d'autres le franchiront. Montaigne, lui, ne se lasse pas d'admirer les bonnes figures de l'histoire. Il les encadre dans son texte et, rendant leur éclat aux figures effacées, il en décore toute son œuvre. Son livre est un répertoire de grandes actions.

26

Montaigne, qui écrit en pleine guerre civile, reconnaît que le parti le plus sage est celui qui maintient la religion et la police anciennes du pays. Sans doute se défie-t-il des nouveautés : un homme tel que lui ne croit pas volontiers que changement signifie progrès, et, puisqu'il faut une religion, mieux vaut l'ancienne qui a le respectable mérite de l'ancienneté.

Il ne cache donc pas sa préférence, et peut-être la marque-t-il bien fort, pour pouvoir blâmer, sans être accusé d'hérésie, les catholiques que fanatise la passion. Puis, sans crier gare, il rappelle, ce qui est sans doute de

l'histoire ancienne, la barbarie des chrétiens primitifs qui détruisirent toutes sortes de livres païens, « de quoy les gens de lettres souffrent une merveilleuse perte ». Sérieux grief contre l'intolérance au siècle de l'humanisme !

Mais il va plus loin, et voici un magnifique éloge de Julien l'Apostat, dont il dit qu'il n'est aucune sorte de vertu, de quoi il n'ait laissé de très notables exemples. Julien l'Apostat ! Sans doute, c'est encore de l'histoire ancienne. Mais Julien l'Apostat fut grand ennemi du christianisme, et le louer, c'est louer un adversaire. On ne saurait être plus tolérant. La pensée de Montaigne est, me semble-t-il, assez claire, et si, à la fin du chapitre (Livre II, chap. XIX) il affirme qu'il croit pour l'honneur de la dévotion de ses rois, qu'ils n'ont accordé la liberté de conscience, que parce qu'ils ne pouvaient plus la refuser, c'est moins là un regret qu'une constatation légèrement ironique.

27

L'éloquence adore les magnifiques oppositions d'idées. Pascal, grande âme sincère, mais oratoire, aime à tirer des effets de contraste en opposant l'homme à la nature. Aussi bien les deux esprits qui se disputent la connaissance de ces deux mondes, s'agitent-ils toujours en lui. De là résulte le caractère si pathétique de son éloquence. Mais, il faut oser le dire : peut-être a-t-il plus d'une fois cédé moins à la vérité qu'à ses instincts d'orateur, en leur offrant les occasions de se manifester, — cela, d'ailleurs, sans jamais

mentir à soi-même. Ah ! Pascal n'est pas simple, et donc l'étiquette de génie religieux ne le définit pas tout entier.

28

Chose remarquable, quand Pascal veut nous effrayer par le spectacle de notre faiblesse, il établit dans son réquisitoire une comparaison entre l'homme et les deux infinis : il use de l'esprit géométrique, dont il dénonce tôt après l'impuissance à découvrir les premiers principes. Double erreur de procédure, si l'on peut ainsi dire. D'abord, Pascal confond ici, après les avoir distingués, deux ordres différents : celui du monde intérieur et celui du monde extérieur. Et il pénètre dans le premier selon une méthode qui ne convient qu'à l'autre. Ensuite, je me demande ce que vaut la déposition d'un témoin à charge que l'on se voit contraint de renvoyer au banc des accusés.

29

Exactement, quelles sont d'après Pascal les mille et une misères de l'homme ? Ses sens, qui le trompent ; son néant à l'égard de l'infini ; sa raison impuissante à découvrir les premiers principes ; son imagination, cette maîtresse d'erreurs et de faussetés ; ses passions, qui l'aveuglent ; la coutume, cette seconde nature qui détruit en lui la première ; son amour propre, qui le pousse à haïr la vérité ; et l'inquiétude, l'inconstance, l'instabilité de sa pensée, qui recourt sans cesse à des divertissements pour ne pas sombrer dans l'ennui.

30

Sur les erreurs de nos sens, La Fontaine a écrit une bien jolie fable où il plaisante ce dont Pascal s'attriste, et, de fait, s'il est vrai que ces erreurs, nous les corrigeons comme de nous-mêmes au fur et à mesure qu'elles se produisent, elles ne tirent pas à conséquence. Voilà une question bien posée, bien résolue, et par qui ? par le plus sage des poètes.

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.

31

Quelquefois, parti d'une idée juste et qu'il a découverte grâce à l'intuition, Pascal, brusquement, tourne court et, se laissant guider par sa raison qui ne vise qu'une démonstration particulière, il se précipite vers une idée fausse ou incomplète. Que ne l'avoue-t-il alors ? le propre de l'esprit géométrique est de ne considérer que

le côté des choses par où il entre en rapport avec elles, et d'ignorer tous les autres qui embrassent la vie. Ainsi, quand Pascal attaque l'imagination, il l'appelle une maîtresse d'erreurs et de faussetés, parce que cela est conforme à son projet d'humilier l'homme, et juste, au reste, du seul point de vue de l'intelligence. Mais pourquoi n'a-t-il pas reconnu que, presque toujours, appuyée sur un élément de vérité, l'imagination excelle à en tirer une poésie qui, achevant de lui donner tout son sens, le transfigure en beauté ? Par là me plaisent les trognes armées dont un roi s'entoure, et, pareillement, « le Grand Seigneur environné, dans son sérail, de quarante mille janissaires ». Or, si rien n'est plus vrai que le beau, il appartient à notre imagination de le concevoir et de le réaliser, car elle se nomme, pour lui décerner un titre exact, l'*intuition esthétique*. C'est une seconde vue plus profonde que la première, et Pascal n'en tient pas compte.

32

Je ne puis pas non plus suivre Pascal quand il s'avise de considérer toutes les passions de l'âme comme des puissances trompeuses. Il dit, après tant d'autres, qu'elles nous aveuglent. Sans doute le dit-il, parce qu'elles empêchent la sensibilité de se subordonner, comme en temps ordinaire, à la raison. Certes, il faut reconnaître que souvent elles nous rendent réfractaires aux raisonnements du bon sens, et même du sens commun, et qu'elles nous mettent dans l'impuissance de faire plus d'un calcul

dont un homme rassis attendrait d'excellents résultats. Mais quelle connaissance elles donnent à l'homme de lui-même, comme elles l'éclairent à ses propres yeux! Elles exaltent si haut, avec ses puissances de sentir, celle de prévoir et d'imaginer, qu'il en arrive à se dédoubler, et alors, dans cet état où des intuitions vives comme des éclairs tiennent lieu de raison raisonnante, il est du drame qu'il joue le spectateur. Voyez les tragédies de Jean Racine. Les moments les plus tragiques de ce théâtre sont ceux où la pensée des personnages découvre avec une sorte d'horreur sacrée, et comme aux brusques lueurs d'un orage, toute l'étendue de leur passion ou de leur infortune, — toute leur âme.

Au reste, remarquez-le, les passionnés ont tous le goût de l'analyse sentimentale. Ce goût leur est imposé par la passion même qui active et occupe toute leur pensée. Avec quelle fièvre et quelle douleur ils le satisfont! Aussi bien de quoi se soucie le malade, sinon de l'organe dont il souffre mille morts. Croirai-je qu'à définir son mal, souvent on le soulage? Il existe, dit-on, un plaisir, et c'est celui de comprendre, qui ne lasse jamais. Mais la passion ne comporte pas un tel dilettantisme. L'homme qu'elle possède n'assigne à la vie aucune autre fin que la félicité de son cœur. Comment n'aurait-il pas le mortel désir de voir clair dans la seule chose du monde qui lui importe? C'est le propre de la passion que de se défier des espérances chimériques et des promesses illusoires, de toutes les tromperies de l'amour. Trop violente pour

ne pas commander une action prompte, elle a trop de clairvoyance pour ne pas juger décisive la partie engagée. Dès lors à quoi bon chercher des atermoiements ? S'il est vrai, quand nous aimons, qu'un dieu se joue de nous, la passion marque l'heure où l'homme le démasque.

Ainsi la passion ne trouble pas en nous l'ordre de la pensée. Mais elle est exclusive, et dans une sensibilité qu'elle envahit, il n'y a point de ravages qu'elle ne commette avec fureur. De là vient que si souvent elle se montre inaccessible à la pitié. Elle ne souffre pas les sentiments qui pourraient la contrecarrer; elle les étouffe impitoyablement. Elle est au cœur ce qu'une idée fixe est au cerveau. C'est pourquoi on a pu quelquefois la confondre avec la folie, bien qu'elle ne porte pas atteinte à la partie de nous-mêmes qui pense et qui juge.

Disons tout : c'est elle qui nous détermine souvent par sa violence à l'acte que la raison nous avait, à son heure, froidement conseillé. Autrement dit, c'est un excès de raison qui cause les crimes passionnels. « Le cœur a son ordre, écrit Pascal, l'esprit a le sien ». Le malheur des passionnés est qu'ils les confondent. Ils raisonnent, alors qu'ils devraient se laisser conduire par leur instinct. Mais le pourraient-ils, quand l'esprit trouble l'ordre du cœur ? C'est du cœur que nous viennent les grandes pensées, s'il faut en croire un exquis moraliste, et, à coup sûr, les sublimes pitiés et toutes les pures tendresses désintéressées. Il nous conseille les dévouements, les renoncements et les pardons. Nous lui devons toutes nos

aspirations généreuses. Mais combien souvent la raison s'ingénie à le contredire ! Comme elle arrête d'un jugement sec et tranchant, ou ironique, ses plus beaux élans ! Elle invoque les droits et les intérêts, lorsqu'il parle de sacrifice, et lorsqu'il songe au pardon, elle parle de vengeance. Ce qu'il y a de haine dans l'amour, elle l'y met.

33

Un livre que je voudrais écrire : *Jean Racine ou la passion clairvoyante*[1].

34

Racine n'a pas tout de suite vu dans la nature de la passion ce caractère de lucidité. Si l'on voulait chercher des défauts à son premier chef-d'œuvre, on les trouverait peut-être dans de légères concessions à la psychologie traditionnelle et mondaine de l'amour. Je ne déteste pas la « coquetterie », si l'on peut ainsi dire, d'Andromaque. La malheureuse n'a point d'autres défenses. Mais pourquoi faut-il qu'Hermione et Pyrrhus, il leur arrive de se tromper eux-mêmes comme à plaisir ? C'est ce qui rend, par exemple, assez comique la scène où Pyrrhus, affectant de ne plus aimer Andromaque, ne cesse de parler d'elle. Quant à Oreste, laissons-le à ses Furies : c'est un malade, et qui leur fut depuis toujours destiné. Aussi bien sa folie me gâterait quelque peu, si j'y songeais,

[1] Cf. notre étude *l'Evolution morale de Jean Racine*, dans la *Bibliothèque universelle* (février et mars 1919).

la divine joie d'admirer *Andromaque*. Bientôt, à partir de *Britannicus*, la beauté tragique sera pour Racine dans le spectacle des passions de l'amour qui, troublant de leurs violences l'ordre de la vie, ne troublent point l'ordre de la pensée. Ses personnages auront dès lors la conscience la plus claire de tous leurs actes. Ils évoqueront à nos yeux les jardins de Versailles, dont les avenues semblent obéir à une nécessité. Que de scènes ils ont vues ! A combien de drames ils ont pris part ! Mais les désordres de l'homme n'ont pas dérangé l'ordonnance rigoureuse de ces lieux parfaits comme la raison pure.

D'ailleurs, il y a déjà dans *Andromaque*, quand Pyrrhus vient avouer à Hermione son parjure, une scène incomparable où l'on voit qu'aux possédés de l'amour, ce qui donne une grandeur tragique, c'est moins leur frénésie que leur douloureuse clairvoyance et l'entière connaissance de soi. Oh ! l'étonnante scène de passion réfléchie...

Pyrrhus ne tente pas de dissimuler ou d'atténuer sa faute :

Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice :
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas.

Il en est au point où seule la franchise peut encore sauver quelque chose de l'honneur. Aussi, dans son aveu triste et cruel, nulle réticence :

Je voulus m'obstiner à vous être fidèle ;
Je vous reçus en reine, et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte...

Au moins croit-il que si Andromaque consent à l'épouser, c'est qu'elle a cessé de le haïr ? Mais non, cette illusion lui manque :

Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste :
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.

Comme il met bien dans tout son jour la vérité de son cœur ! Quelle raison éclaire ce passionné qui se juge et s'humilie !

Après cela, madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.

On se rappelle l'insultante réponse évasive d'Hermione et, sur une réplique glacée de Pyrrhus, qui croit ou feint de croire à son indifférence, le cri fameux :

Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?

Ah ! elle aussi abdique toute fierté. Qu'importe à la malheureuse déjà résolue à mourir ? Elle ne cache plus qu'elle aime encore. Peut-être même va-t-elle faire grâce à l'homme qu'elle a condamné. Mais, découvrant dans les yeux de Pyrrhus qu'il ne l'écoute déjà plus, et qu'il rêve à sa Troyenne, elle se reprend ou plutôt s'abandonne à sa haine.

35

C'est le danger des crises passionnelles que souvent elles nous déterminent à l'acte violent que notre intelligence nous avait, à son heure, froidement conseillé. Car l'idée de crime, que réprouve la conscience, ne répugne pas, il le faut avouer, à l'esprit de l'homme. Inscrite dans son histoire, glorifiée par toutes les littératures, visible jusque dans notre ordre social, elle est comme inhérente à la vie. Qu'est-ce que la guerre, sinon la vie élevée à sa plus haute puissance? Qu'est-ce que les fameuses raisons d'Etat, sinon des mesures exceptionnelles, et parfois sanglantes, que paraît justifier le salut public? Qu'est-ce que la peine de mort, sinon la loi du talion approuvée et appliquée? Qu'est-ce que le duel, depuis qu'il n'est plus le jugement de Dieu, sinon une tentative de meurtre ouverte et réciproque? Qu'est-ce enfin que le désir de vengeance, sinon un désir de justice, et donc en soi quelque chose de raisonnable? Ah! la raison va loin, si on la laisse courir toute seule d'un principe à ses dernières conséquences.

Par bonheur, l'homme, grâce à la conscience, se relâche souvent de sa férocité trop raisonnable, et ses plus grandes hardiesses, du moins dans le privé, seraient toutes spéculatives, si la passion ne le possédait encore quelquefois. L'homme social se libèrera-t-il de ses entraves, tout le drame est là; et la lutte, le plus souvent, n'est pas longue. Un désir farouche de destruction

s'éveille de nouveau. Et alors, ce philtre qu'est dans la raison l'idée du crime, opère...

Lorsqu'Hermione se voit délaissée par Pyrrhus, elle rompt aussitôt toute attache avec son passé et sa race. Elle pourrait déjà dire ce qu'elle dira, Pyrrhus mort :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille...

La fille royale devient une fille sauvage qui ne connaît plus ni rois ni dieux :

Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure.

Soyez sûr que cette décision ne lui vient pas comme cela, tout à coup. Elle y a longtemps rêvé à tête reposée. Elle en parlait déjà vaguement avant la trahison de Pyrrhus :

Contre mon ennemi, laisse-moi m'assurer :
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.

Désir de vengeance, désir de justice. C'est ainsi : les crimes les moins prémédités ne laissent pas d'être sourdement préparés. Hermione exécute dans un moment de passion le projet qu'en des heures moins troublées lui a suggéré la raison, hélas !

36

Que Pascal est injuste, faisant notre procès ! Il veut nous condamner sur des preuves qu'il devrait en bonne justice considérer comme autant de circonstances atté-

nuantes. Bien plus, il abandonne à mi-chemin son enquête. Et nous, il nous faut à tout moment la reprendre où il l'a laissée, et la conduire jusqu'au point où nous touchons par toutes nos fibres à la nature elle-même dont nous sommes issus. On ne peut se faire de l'homme une idée vraie si l'on ne veut voir en lui qu'un être social. Notre moi extérieur, celui que nous façonnent nos rapports avec nos semblables, en cache un autre où se manifeste la vie à l'état pur et dans ses premiers élans. Ainsi Pascal peut bafouer, tant qu'il lui plaît, notre amour-propre. Que n'a-t-il vu qu'en fin de compte, c'est notre instinct de conservation aux prises avec la société ?

37

Pascal nous la baille belle quand, voulant nous mettre en présence, non pas des hommes si divers, mais de l'homme toujours identique à soi-même, il dresse devant nous, en guise d'épouvantail, un Adam mal arrangé par la vie sociale. Eh quoi ! n'existons-nous qu'en fonction des autres, et le milieu qu'ils composent, nous possède-t-il tout entiers ? Pascal méconnaît nos mystérieuses forces instinctives.

38

Plus on est engagé dans la vie mondaine ou sociale, plus on est caparaçonné d'amour-propre.

39

Y a-t-il dans Pascal une description de l'Homme ? Oui, de l'homme social, et même du mondain. Parfaitement.

Au surplus, cette description n'est pas nouvelle. Pascal n'a fait que reprendre un des grands thèmes de l'éloquence chrétienne, lequel devait plaire naturellement à son âme oratoire. Mais que l'on se demande si l'on peut ranger toute l'humanité dans ces deux catégories.

40

Qu'on relise l'*Evangile* après les *Pensées:* jamais on n'y trouvera une conception de l'homme si sombre et si désespérée que dans Pascal.

41

En guise de conte.

Voici quelques-unes des réflexions qu'ont échangées, par les beaux crépuscules du printemps dernier, Lazare, Claude et Philippe. Sans doute il manque à ces paroles ainsi détachées, toutes les atténuations qu'apportent les caprices d'un entretien. Je ne voudrais point en tout cas qu'on les prît pour des « maximes » ou pour des « pensées ». Songez qu'elles étaient dites dans la lumière du jour finissant, sous des arbres, dans une nature égayée d'eau, en face d'un paysage d'une heureuse beauté. Je pense qu'on verra par cette transcription que Lazare est un vieillard assez fier de son expérience, et que Claude et Philippe sont des jeunes gens qui ne savent peut-être pas grand'chose de la vie. Mais ils ont ces merveilleuses intuitions que les vieilles gens perdent avec l'âge.

Si les réflexions de Claude et de Philippe sont plus

nombreuses que celles de Lazare, c'est que je les ai jugées plus intéressantes. Les vieillards ne nous charment que par des anecdotes et des souvenirs. Ils ne sont plus assez hardis, et souvent une idée les effare. J'ajoute que ni Lazare, ni Claude, ni Philippe (je ne donne que leurs prénoms, leurs noms de famille sont trop connus) ne se réunissaient afin de disserter sur tel ou tel sujet, mais qu'ils discutaient, quand il leur plaisait. Quelquefois, vous les auriez surpris parlant du beau temps. Aussi bien je ne transcris que quelques-unes des réflexions se rapportant à un même ordre d'idées.

Ils parlaient le plus souvent de l'âme comme de la seule chose importante; mais ils avaient le bon goût de ne pas disputer sur l'immortalité, de laisser cela aux philosophes de profession, aux commis-voyageurs et aux étudiants de brasseries. On les aurait peut-être embarrassés, sauf Lazare qui devait à son âge de répondre à tout, si on leur avait demandé une définition exacte de l'âme. Mais pourquoi auraient-ils songé à définir un mot que tous les trois entendaient sans doute de la même manière ?

Donc ils se retrouvaient chaque jour entre la cinquième et la septième heure de l'après-midi dans un verger, au bord d'un lac. Une route bordée de peupliers passe tout près de là et, de cet endroit, le voyageur en se retournant peut dire une dernière fois adieu à la ville.

— Cette ville, dit un jour Lazare, bâtie sur le penchant d'une colline, au bord de ce lac, d'où sort un grand

fleuve, est célèbre dans tout l'univers par sa beauté. C'est un lieu de pèlerinage, où des étrangers viennent vivre quelques heures. Ils viennent du Nord et du Midi, traversent les Océans, arrivent de l'autre côté du monde. Et la Ville, qui exalte en eux le plaisir d'admirer, voit de loin, dans la lumière qui monte des eaux du lac, ces hommes se dresser à la proue des bateaux. Elle donne à ces passagers la brève joie qu'ils lui demandent. Refuserait-elle de satisfaire d'autres curiosités ? « Genève, a dit la femme que Barrès a si magnifiquement appelée une impératrice de la Solitude, c'est mon séjour de prédilection, parce que je m'y sens tout à fait perdue au milieu des cosmopolites ; cela donne l'illusion de la vraie condition des êtres. » Pour moi, je veux savoir ce qui a lié à cette colline et à ce fleuve, qui suit lentement sa destinée, les destinées d'une nouvelle ville. Plus d'une fois j'ai cherché les raisons qui ont déterminé d'anciens hommes à la fonder en cet endroit, si ces raisons subsistent encore, et selon quelle nécessité elle s'est développée le long des siècles. Et me voilà me promenant dans les vieilles rues de la cité comme dans le mystère de ses origines.

— Pour moi, dit Claude, je songe plus volontiers à l'âme des vivants. Sur le quai de Genève, où fut assassinée l'impératrice de la Solitude, j'ai vu seize ans plus tard errer, solitaire et vêtue de deuil, sa sœur, la dernière reine de Naples et des Deux-Siciles. A quoi rêvait cette majesté sans couronne dans son royaume de douleur ?

Un autre jour, Claude, je ne sais pourquoi, prononça le nom d'Hippolyte. Hippolyte ! Il y eut un moment de silence qui finit par étonner Claude.

— Comme nous voilà silencieux ! dit-il.

— Peut-être, expliqua Philippe, parce que nous pensons au prince taciturne.

— Il est remarquable, ajouta Lazare, que pour accueillir les morts nous ne nous hâtions point de parler, comme nous faisons lorsque nous rencontrons des vivants.

— Vous venez donc de voir Hippolyte ? demanda Claude.

— Eh ! pourquoi ne l'aurions-nous pas vu ? répondit Philippe. Les absents ou les morts ne sont pas toujours invisibles. Et, pour nous apparaître, ils n'exigent ni le silence d'une chambre close ni beaucoup de recueillement. Ils interviennent parmi les propos qu'on échange avec des amis, et, comme leur présence nous rend oublieux, tout à coup, des autres présences, de toutes les figures qui sont autour de nous, l'imaginée est la plus réelle.

— Eh ! bien, dit Claude, je ne suis pas de ceux qui reprochent au divin Racine de nous avoir montré un Hippolyte soupirant. Il me plaît de me le figurer amoureux ou plein d'une ardeur encore sans objet. A dire vrai, je le vois même, dans ses longues retraites, songeant surtout à la femme. L'amour est pour certains hommes moins une inclination passagère que le talent de créer le magnifique poème de leur sensibilité. Hippolyte a développé dans la solitude ce talent si rare. Enfin, il rencontre

Aricie. Sans Aricie, on s'expliquerait mal la passion de Phèdre. Les natures passionnées n'ont guère désiré que les natures ardentes, et, seuls, les hommes furent passionnément aimés, qui étaient eux-mêmes capables de connaître l'amour dans sa plénitude.

Un autre jour, comme Lazare, pour triompher dans une discussion, faisait valoir son expérience de la vie, Philippe lui dit :

— Il serait d'un sage de tenir compte de l'expérience de nos aînés et d'y conformer sa vie. Mais vraisemblablement nous ne venons pas sur la terre pour être sages à la façon des sages. Nous y venons pour vivre (comme c'est vrai, ce que je dis !) et il n'est de vie intense et personnelle que celle qui librement fait ses propres découvertes. Voilà la vraie sagesse. On a raison de se représenter les sages comme des tout vieux. La sagesse est une vertu d'aïeul. Or, le bon aïeul dit aux enfants : Amusez-vous, enfants ! et il les regarde se battre furieusement sur la place publique. Certes, il est un sage le vieillard qui n'interrompt pas la bataille furieuse, mais, en vérité, les enfants sont à leur manière aussi sages que lui en se battant.

A quoi Lazare répondit :

— Mais notre vie ne se dessine dans toute sa vérité que sur la trame des souvenirs, et j'ai peut-être le privilège, à mon âge, d'avoir de la vie une image plus complète qu'au vôtre.

— Oh ! les hommes, c'est comme les livres, répliqua Philippe. Il est rare que les plus beaux livres nous aident à mieux savoir la vie. C'est la vie elle-même, la nôtre, qui nous donne l'intelligence de ces livres. Les hommes ne se connaissent un petit peu que s'ils ont éprouvé des émotions semblables.

... Il y a des hommes, disait Lazare, pour qui un grand mensonge est devenu en quelque sorte règle de vie. Sans cesse ils dissimulent ou, pis encore, simulent. Moralement, ils sont malades. Un mensonge persistant agit dans l'esprit et dans le cœur à la manière d'un ferment : il désorganise la pensée et trouble la sensibilité. D'abord, la crainte d'être confondu oblige le menteur à de nouveaux mensonges. Peu à peu il substitue à la logique serrée de la vérité, des imaginations presque toujours mal enchaînées — mais dont il lui faut bien se contenter. Voilà pour l'esprit un assez fâcheux exercice. Quand il en est là, le menteur, même sensible et généreux, peut fort bien ne plus écouter ni cœur ni conscience et, toujours pour couvrir son mensonge, sacrifier délibérément jusqu'à une affection vraie. Ainsi finit-il par ramener presque toutes les valeurs, que constituent ses idées et ses sentiments, à une valeur purement fictive, — à son mensonge.

... L'autre jour, dit Claude, tandis que vous accabliez les menteurs, je songeais aux mensonges d'amour, et

l'envie me venait de faire l'éloge de la colère qui nous les dévoile.

— La colère ? demanda Philippe.

— La colère, reprit Claude, est toujours d'origine sentimentale. Elle n'éclate que dans les affaires où notre cœur se trouve offensé, mais ce n'est pas sur notre sensibilité seule qu'elle agit. Elle active en même temps la pensée. Elle réveille du sommeil ou de l'indifférence le souvenir, l'imagination, la raison. Quand elle ne nous induit pas en erreur, elle nous fait accomplir en quelques minutes tout un travail discursif qui d'un sage exigerait une attention soutenue, de longues réflexions. Bien plus, elle nous rend une liberté de jugement que notre cœur nous refusait. Car notre intérêt, dans les questions de sentiment, est de nous abuser sur les autres et sur nous-mêmes. La colère détrompe l'intelligence, la délivre, lui permet de jouer son jeu à part. Nous cherchons alors si au grief actuel il en faut ajouter d'autres. Des observations, de menus faits, des détails de la vie passée, que nous avions négligés ou que nous n'avions pas voulu voir, prennent soudain leur importance. Nous devons à la colère d'être plus clairvoyants.

— Ne faut-il pas être, demanda Philippe, très clairvoyants, pour voir clair dans le jeu des femmes ?

— On peut, répondit Lazare, lorsqu'on définit un homme, marquer, à travers les apparences, les traits permanents de son individualité. On ne peut guère caractériser une femme que par sa vie passée et ses diffé-

rents états d'existence. C'est que l'homme possède une identité, qui manque généralement à la femme, créature diverse et changeante, succession de phénomènes.

— Vous venez de traduire un peu longuement, dit Philippe, les deux mots par lesquels Virgile définit la femme : *varium et mutabile.*

— Mais quoi ! fit Lazare en souriant, n'avez-vous pas remarqué, lorsque vous étiez à l'école, qu'il vous fallait souvent une kyrielle de mots français pour traduire deux mots latins ?

Et, comme Joessa, qui fut beaucoup aimée, passait, s'en retournant à la ville, entre les peupliers, aussi charmante que ces figures qui passent dans les songes, Philippe leur dit :

— J'ai plus d'une fois rencontré des femmes pour lesquelles j'ai ressenti tout de suite une véritable sympathie. Un autre les aurait suivies et aurait tenté fortune, car chacun se fait de l'amour une conception personnelle. C'est même un point sur lequel les hommes qui ne pensent rien d'ordinaire, se font une opinion cependant.... Mais je dois avouer que la plupart du temps il m'importait peu de les revoir, ces femmes. Même j'aurais craint de leur parler. Je leur en aurais voulu de ne pas exhaler avec une voix de séduction une âme séduisante, et j'en aurais voulu à moi-même de perdre dans une nouvelle rencontre le souvenir qu'elles m'avaient laissé. Je leur préférais une impression. Or, celui que le cruel amour possède n'a pas d'autres préférences que son amour même. Je n'ai jamais aimé.

C'est pourquoi peut-être, ajouta Philippe, je ne hais point l'amour. J'admire surtout la force des éternels désirs qui règnent sur les hommes et propagent la vie. Quand je vois devant moi, dans le noir des nuits douces, des apparitions d'amoureux, je songe que grâce aux désirs les races se succèdent à la surface de la terre. Ainsi les amoureux me semblent accomplir un devoir auguste et collaborer d'une façon délicieuse et charmante à l'œuvre de l'univers. J'admire aussi comme les désirs peuvent donner aux hommes une physionomie nouvelle. Enfin, la sympathie des corps m'est un mystère très touchant et très vénérable. Je le vénère d'autant plus que de roides philosophes ont pensé m'en inspirer le mépris. Ma dévotion me semble religieuse. Par elle, je communie (est-ce que j'exagère ?) avec l'âme universelle et toutes les âmes particulières. Car le soir, lorsque j'aperçois dans les chemins sombres des ombres fuyantes, je me sens un cœur pareil au cœur des ombres et seul, derrière elles, je vais silencieux, enchanté, comme si je serrais dans ma main la main d'une femme désirable.

... Il faut envier et il faut plaindre, ajouta Claude, ceux qui ont un jour connu l'amour dans sa plénitude. D'ailleurs, ils sont rares. S'ils songent à ce jour passager qui fut sans lendemain, ils peuvent se consoler, en disant : Nous avons aimé trop profondément ; c'est pourquoi nous n'aimons plus. Seules les faibles amours sont durables ou, pour parler comme les tout jeunes amou-

reux, éternelles. Elles n'attendent pas de l'heure qui vient les joies de l'heure qui s'en va. Or, ce qui fait la brièveté des passions, c'est leur intensité même. Il est pour elles trop de désirs qui les consument et, parce qu'elles ne souffrent pas de vivre une moindre vie, elles se meurent comme cela, sans raisons précises, d'on ne sait quel mal. Clodion, qui est poète, et qui a vraiment beaucoup aimé sa chère Philinna, avoue dans ses vers que s'il avait fleuri le jour de sa vie où il sentit la joie d'aimer, il aurait vu les fleurs fragiles survivre encore à son amour. En vérité, les passions les plus fortes sont moins fortes que la mort, et les âmes ardentes sont veuves de bonne heure.

— L'inconstance, dit Lazare, se manifeste sous trois formes différentes : tantôt un sentiment nous quitte comme de soi-même et, souvent, malgré nos objurgations ; tantôt il s'en va, parce qu'un autre le supplante ; enfin, il arrive qu'avant d'accepter sa disgrâce, un sentiment, qui est tout mêlé à nos habitudes, résiste aux jeunes forces d'un nouveau désir.

— Il me semble, dit Claude, que je préfère la première forme d'inconstance.

— Je préfère, dit Philippe, la seconde, si l'on ne perd rien au change.

— Ah ! puissiez-vous, reprit Lazare, ne jamais connaître la troisième.

Et là-dessus il fit à ses jeunes amis une confidence. Il

était bien jeune alors et, depuis une année, il aimait, quand un jour ...

— Nous pensions trouver dans le jardin, poursuivit Lazare, à l'heure du dernier angelus, le jour clair des longs jours d'été, et nous avons ouvert la porte ... Je me rappelle la surprise de toute l'ombre où se noyaient les grands arbres et les fleurs. Vers les lueurs de l'horizon des peupliers minces comme des quenouilles dressaient leur cime, et ces lueurs, je les voyais sur tout ce deuil comme du fond de quelque abîme. Nous sommes restés muets, en nous serrant la main, sur le seuil de notre maison silencieuse. Une même pensée nous unissait. Nous songions aux jours d'hier, longs comme deux jours d'avril, aux jours moins courts qui nous donnaient, semblait-il, des joies moins brèves et qui s'épanouissaient en des soirs de lumière. Et là, devant le jardin noir, nous avons senti qu'il s'exhalait des choses, avec la douce haleine de la terre, des regrets et des craintes, et que notre amour passerait ... Nous avons senti cela ... Mais sur nos lèvres il n'est venu que ces mots : « Oh ! les jours ont diminué », et nous sommes entrés dans la nuit...

— Evidemment, fit Claude après un moment de silence, il y a des hommes qui cessent pour toujours d'aimer. Sait-on pourquoi ? Mais remarquez que de ces hommes la plupart ont la faiblesse encore de ne pas repousser les sympathies qui leur viennent. Ils s'habituent à considérer les femmes jolies comme des passantes

avec lesquelles ils auraient tort de ne pas tromper l'ennui d'une heure. Sans doute les femmes n'apparaissent à la surface de la terre, parmi les formes changeantes des choses, que pour perpétuer les formes de la race humaine. Mais quelques-unes vraiment semblent n'y apparaître que pour distraire les hommes d'eux-mêmes et, avec les fleurs, les arbres et la lumière du ciel, ne faire partie d'un ensemble que pour cela...

Et Lazare, qui se trouvait debout derrière Claude et Philippe assis sur des rochers de la rive, s'écria :

— Aujourd'hui, Claude, vous êtes singulièrement immoral !

42

Dans Pascal que de vues courtes sur l'art, sur l'amour et sur la douleur !

43

Les erreurs de Pascal touchant l'amour, l'art et la douleur, ont pour cause la guerre que se livrent en lui l'esprit géométrique, assisté de la théologie, et l'esprit de finesse. Quand ce dernier l'emporte, Pascal est éclatant de vérité ; mais qu'il succombe, et voilà qu'une erreur triomphe.

44

Quand Pascal nous dit que dans les comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres, il se trompe, s'il est vrai que tout l'art du poète consiste à nous faire concevoir des joies

sans crainte ou d'extrêmes misères sans espérance, à nous faire admettre, sinon des amours brutaux (argument tout oratoire), du moins des sévérités âpres. On n'a le sentiment de la beauté que si l'on atteint ce degré de plaisir, d'horreur ou d'indignation. « *Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire* ». Quelle erreur aux yeux du poète ! Une comédie, c'est pour lui un enchaînement d'émotions ; la dernière, la plus forte, celle qui donne un sens à toutes les autres, voilà que Pascal, l'inquiet Pascal, s'en dégoûte.

45

Quand Pascal s'écrie : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux », ou qu'il déclare : « Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde », il pense par boutades, et des pensées de ce genre, on en pourrait citer quatre-vingt-dix autres, qu'il a prises pour des maximes assurées. Un raisonneur impatient ressemble à un jardinier brutal qui secoue avant leur saison les arbres de son verger : celui-ci ramasse dans l'herbe des fruits qui ne sont pas mûrs ; l'autre cueille de petites vérités acides et qui vont lui agacer les gencives. Tel est un des méfaits de la raison livrée à elle-même : elle devance la pensée pour qui, le temps aidant, tout vient à point, et elle la nourrit de formules indigestes. Quelle sensibilité résisterait à ce

régime contraire ? On ne peut être sûr de la valeur d'une idée que lorsqu'elle se détache de tout un passé d'expériences, comme un fruit où se résument les quatre saisons de l'année.

46

Pascal entend par divertissements toutes les occupations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent pour échapper à l'ennui, comme l'étude des sciences, le jeu, la guerre, les spectacles, les voyages, les grands emplois, la conversation des femmes, la chasse et la danse. Et il les condamne tous en bloc. Peut-être y a-t-il en effet des divertissements qu'il faut tenir pour des perversions de la vie sociale. Je songe aux jeux de hasard, aux spectacles affriolants et pimentés que les grandes, et même les petites villes, offrent à leurs oisifs ; je songe à toutes les combinaisons de plaisirs rares qu'imaginent les viveurs. Mais d'ordinaire, ce que Pascal appelle divertissement est un effort que l'homme tente pour revenir à sa condition naturelle. Que veut-il, lorsqu'il s'amuse ? Satisfaire une de ses tendances secrètes, un de ses instincts les plus profonds, et en particulier son goût du mouvement, car il sait bien que le bonheur n'est pas dans le repos.

47

Quand Pascal nous dit que la seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et que « *cependant c'est la plus grande de nos misères* » parce que « *c'est cela qui nous empêche principalement de songer à*

nous et qui nous fait perdre insensiblement », il méconnaît une grande vérité psychologique, à savoir que, dès leur naissance, nos sentiments aspirent comme l'amour au triomphe. Ni le jeu de paume, ni la chasse, ni tout autre divertissement que Pascal dénonce ne pourraient les arrêter. Souvent même un sentiment qu'il nous plaît de négliger se développe en nous, malgré tout, et à notre insu, jusqu'au jour où il se déclare. Et il n'y a pas alors de divertissement qui tienne : notre instinct est le plus fort.

48

Hélas ! Pascal méconnaît si bien nos mystérieuses forces instinctives que c'est pitié que de voir comme il juge l'amour. « *Qui voudra* dit-il, *connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est* un je ne sais quoi (Corneille), *et les effets en sont effroyables. Ce* je ne sais quoi, *si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armes, le monde entier. Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé* ».

Un je ne sais quoi dont les effets sont effroyables, voilà en peu de mots et à peu de frais l'amour jugé. Oh ! je sais bien qu'il y a dans les démarches de l'amour quelque chose de brusque et de violent, une sorte de hâte désordonnée qui ne s'accorde guère avec le lent déploiement régulier des forces vitales auxquelles pourtant il voudrait se joindre. De là vient qu'il manque si souvent à sa

royale fonction, qui est d'établir un intime rapport entre nous et la nature. Car telle est sa fonction royale. Le *je ne sais quoi* dont se raille Pascal offre à tous les êtres le moyen le plus facile d'entrer dans les vues de l'univers qui sont, par delà nos luttes et nos mêlées et nos malheurs, ordre, enchaînement, harmonie. Orgueil de vaincre, douceur d'être vaincu, ô double ivresse du plaisir !

49

Le système de Pascal, c'est la foi, et les vérités qui n'y peuvent pas entrer, il les néglige. Ainsi, parmi toutes les « misères » humaines qu'il s'applique à dénombrer, il y en a qui, visiblement, dérivent du christianisme. Le contraire serait bien étonnant ; mais on ne croit en somme que ce que l'on veut, et Pascal ne se rend pas toujours à l'évidence. Cette espèce d'inquiétude, dont nous lui paraissons coupables, inquiétude qui nous bannit de l'heure présente où nous devrions vivre, ainsi que l'enfant, tout entiers, et qui nous entraîne vers le passé comme vers un rêve envolé, ou vers l'avenir, comme vers une espérance, des hommes l'ont sans doute ressentie, qui n'étaient pas chrétiens. Mais le christianisme, par l'idée de la mort qu'il nous insinue, et le mépris qu'il nous inspire des joies de ce monde, l'a terriblement favorisée. Au *Carpe diem* des Anciens n'oppose-t-il pas toutes les litanies du renoncement ? De là une instabilité de pensée, qui est inhérente au chrétien en particulier, non pas à l'homme en général. Vivre, pour ainsi dire, en rupture

de ban et dans une attente indéfinie, c'est un état proprement évangélique.

50

Allons plus loin : je lui trouve, à cette description de nous-mêmes par Blaise Pascal, un air théorique. Qu'elle s'emboîte exactement dans son système, rien n'est plus sûr. Mais dans la vie ? Notre connaissance de l'homme ne vaut que si elle procède d'une prise de contact de nous-mêmes avec les autres et, surtout, avec notre moi. Pascal, échappé du monde, se connaissait-il bien soi-même ? On peut en douter, à voir sa description aussi rigoureuse qu'incomplète.

51

Il me paraît qu'en psychologie il y a, presque toujours, plus de vérité générale dans la moindre observation particulière que dans telle ambitieuse théorie. Ainsi le *Journal intime* d'un Benjamin Constant, qui note le soir les menus faits de son existence quotidienne, en dit souvent plus long sur la nature humaine que le livre où Pascal s'efface à tout moment derrière un fantôme sorti de son imagination et qu'il appelle l'Homme, sans se demander si le mot répond à la chose.

52

Le sot projet que nous avons de peindre l'Homme !

53

Ainsi, parmi les misères dont Pascal se blesse comme

d'un cilice, j'en vois qui, tout compte fait, n'en sont pas, et d'autres qui relèvent moins de la nature humaine que de notre vie extérieure. Aucune, sauf l'impuissance de la raison — mais ne savons-nous déjà comment la secourir? — ne présente le caractère d'une inflexible nécessité.

54

A l'ordre du jour.

Récit d'un ami.

A Maurice Barrès, pour l'hommage qu'il a rendu aux protestants de France.

... Naguère, quand je lisais quelque ordre du jour de l'Armée française, souvent le regret m'a pris de ne pas connaître un des braves dont elle tirait gloire en le glorifiant. Sa famille et son foyer, ses premières années et sa jeunesse, son esprit et son cœur, son visage enfin, et ses yeux, j'aurais voulu n'ignorer rien de tout cela. Aujourd'hui je sais à qui penser, je connais autrement que par les livres l'enfance d'un héros. Et c'est vraiment une histoire toute simple.

D'une vieille famille protestante originaire des Cévennes, il est né à Paris en 1894. Enfant délicat, il dut, après quelques semestres laborieux, quitter lycée, proviseur, maîtres surveillants et classes poussiéreuses. Ses parents me chargèrent alors de le conduire lentement jusqu'au baccalauréat. Aussi ai-je vécu près de lui quelques

années, soit à Paris, dans un hôtel construit par Hardouin-Mansard, soit en Normandie, dans un château restauré par Viollet-le-Duc et qui n'a plus rien d'ancien, si ce n'est un donjon du XIme siècle. Ces magnifiques résidences, ornées de peintures, de statues et de tapisseries précieuses, ont-elles agi sur la sensibilité de cet enfant ? Qu'elles lui aient de bonne heure formé le goût, j'en suis persuadé ; qu'elles l'aient habitué à sentir noblement, je le crois aussi ; qu'elles l'aient même prédisposé à concevoir sans peine, au-dessus de l'art, un autre ordre de beauté, je l'admets encore. Mais enfin, je ne pense pas qu'il ait jamais admiré en artiste les Rembrandt, les Ghirlandajo, les Bellini, les Cima et les Antonello qui faisaient de ces demeures d'incomparables reliquaires.

Au reste, tout ce luxe qui semblait exiger des déploiements de cérémonies mondaines, parait la vie de famille la plus simple et la plus régulière. Seules quelques réceptions d'intimes, ou quelques dîners, l'interrompaient de temps à autre. L'austérité de leur religion avait pénétré jusque chez ces huguenots comblés de tous les biens de la fortune et, comme sa règle contrastait avec les magnificences répandues autour d'eux, elle possédait un charme que mon élève a sans doute ressenti plus d'une fois. Rien ne vaut, surtout dans nos années de formation, le mode d'existence qui nous permet de passer, sans trop de heurts, d'un plan de vie à un autre. Car, nous rendant sensible, dès l'âge le plus tendre, l'infinie variété du monde, il développe en nous cette mystérieuse

faculté où je vois l'esprit de finesse en action, et qui est l'art de trouver des rapports toujours nouveaux avec la vie toujours changeante.

Ainsi toutes les pensées de cette famille affranchie de l'ambition par les largesses du sort, gravitaient autour de la piété. La mère partageait sa journée entre ses enfants et les ouvroirs, les crèches, les asiles et les foyers. Le père, moins détaché de ses obligations mondaines, membre du Jockey-Club, et d'ailleurs propriétaire d'une écurie de courses, portait cependant, lui aussi, sa charge d'œuvres pies. Et l'un et l'autre donnaient aux pauvres une grosse part de leurs revenus. Quant aux deux sœurs de mon élève, l'une, son aînée de deux ans, était déjà prise du même zèle, l'autre, sa cadette, avait l'air d'une charmante petite Bohémienne qui se serait amendée avant l'âge. Aussi, parfois, admirant cette bonne volonté unanime et son cadre somptueux, je me disais : — Leur maison est plus parée qu'une ravissante église : c'est sans doute à la gloire de la Providence. — Mais quand, plus sérieux, je cherchais quelle forme la piété avait prise chez mon élève, je trouvais que sa foi était faite avant tout d'un sentiment de gratitude pour les nombreux avantages qu'il tenait de sa naissance.

Donc je devins son précepteur et, dès d'abord, je fus séduit par la gentillesse de sa piété, son goût précoce et son intelligence déjà fine des choses de la vie, ou, si vous voulez, cet esprit de discernement après lequel, au dire de La Bruyère, ce qu'il y a de plus rare au monde, ce

sont les diamants et les perles. Et sa physionomie annonçait tout cela. Grand, mince et devant par la suite gagner en vigueur sans rien perdre de son élégance naturelle, il avait de beaux yeux bruns qui riaient rarement, mais qui parlaient toujours franc. Si le regard dit la race, le sien disait le pays des sentiments vrais et des idées claires. Mais que cet honnête garçon était faible en latin, en géographie et en histoire, et en français !

Sa santé délicate l'empêchait de fixer longtemps son attention sur le même objet, et il ne savait pas encore vouloir longtemps. Lorsqu'il cessait dans nos leçons, brusquement, de m'écouter, et que ses beaux yeux se perdaient dans le vague, je songeais à ces voyageurs qui visitent une ville à fond de train : le moment arrive où leur cerveau fatigué ne peut plus rien enregistrer, en sorte qu'ils deviennent pareils à des aveugles. Mais tout ce que mon élève pouvait voir, chemin faisant, il le voyait bien et, dès que son goût entrait en jeu, il s'animait. L'ennui est qu'il faut avaler tant de notions indigestes pour devenir bachelier de Salamanque ou même de la Sorbonne ! Je ne me flatte pas d'avoir toujours su retenir, par l'intérêt de mon enseignement, une attention qui aimait à s'évader. Que devais-je faire pour la ramener au travail ? Je peux du moins me rendre cette justice que j'ai toujours eu soin de solliciter en lui cet esprit de discernement dont je vous ai parlé, et son bon cœur.

Il s'ensuivit que, malgré une légère différence d'âge et

le semblant d'autorité que je devais me réserver, nous fûmes bientôt bons camarades. Et nous nous découvrîmes pour beaucoup de choses des inclinations semblables, qui achevèrent de nous rapprocher. D'ailleurs, sensible comme il était, il ne mit pas longtemps à deviner la sympathie qu'il m'inspirait, et il y répondit par une amitié pleine de déférence.

L'agrément de nos rapports augmentait encore quand nous allions du travail au plaisir. Paris, qu'en vrai petit Parisien, il connaissait assez mal, nous l'avons ensemble parcouru, et je dois dire qu'il s'y promenait plus volontiers qu'à travers Tacite, Lanson, Victor Duruy ou Vidal de la Blache, sans doute parce que sa santé y trouvait mieux son compte. Parfois nous nous arrêtions chez un maître d'escrime, et là, après quelques parades, nous poussions des bottes l'un à l'autre. Mais, plus que la flânerie du badaud, le fleuret ou le canotage au Bois de Boulogne, nous aimions les courses à bicyclette, sitôt le printemps venu. Nous quittions le petit musée qu'était notre maison parisienne, pour aller voir ces grands tableaux du plein air qui s'appellent Jouy-en-Josas, Versailles, Montmorency, Louveciennes, Marly, Chevreuse. Ainsi nous devinrent familiers les paysages de l'Ile-de-France où des arbres s'isolent comme en un parc et où de lentes rivières d'un bleu profond coulent à pleins bords. Nous allions aussi de temps en temps à Buc, où se trouvait un champ d'aviation militaire. Me suis-je jamais douté, sur ce plateau d'où s'enlevaient

tant de fragiles appareils, qu'une guerre prochaine ferait de mon compagnon un pilote aérien ? Mais lui, avec ce don de seconde vue que possèdent tous ceux qui savent écouter leur instinct, me dit un jour à mi-voix et comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est étrange, quelque chose m'assure que je serai aviateur.

Et je vois encore le regard dont il suivait dans les airs un vol qui lui annonçait sa destinée.

L'été nous offrait ensuite la Normandie du Cotentin, ses pâturages, ses caps tourmentés par les vagues, ses baies tranquilles, ses falaises et ses grèves de sable rose. Une fois nos leçons terminées, nous jouions au tennis ou, de préférence, nous partions en automobile. Je vous ai déjà dit que mon élève ne mordait guère au latin ou à l'histoire. Ces excursions m'amenèrent à découvrir en lui des aptitudes que je ne lui connaissais pas encore. Non seulement il devint très vite habile à manier le volant, ce qui lui valut un permis de conduire dont il ne se montrait pas peu fier, mais encore, s'il nous arrivait une panne, la fâcheuse panne, c'était merveille de voir comme il se substituait au chauffeur pour réparer la machine. Sa présence d'esprit m'étonna, et dès lors je m'y confiai sans arrière-pensée. Il adorait la vitesse, j'en faisais le même cas et, lorsqu'il nous enlevait lui, l'auto, le chauffeur et moi dans de folles randonnées, je n'ai jamais arrêté ou modéré son audace. Vraiment je lui dois

quelques-uns de mes plaisirs les plus vifs. La nature est un immense système de forces en mouvement. Or cela, nous pourrions le savoir, sans jamais le sentir profondément, s'il n'y avait pas autour de nous des êtres animés et qui se meuvent, des changements de lumière ou des corps mobiles. J'admire l'oiseau qui vole, le cheval au galop, le lever du soleil ou le soleil qui se couche, le fleuve ou la mer, comme autant de manifestations distinctes, les unes fortes, les autres délicieuses, du grand mouvement universel. Mais, que dirai-je de nos voyages en automobile ? Une trente-chevaux qui roule entre des paysages toujours fuyants, déploie l'énergie du feu qui brûle dans sa machine et, tandis qu'elle nous emporte, nous participons plus étroitement au mystère de l'élan vital. Alors il semble que, nous accordant à une puissance favorable, nous déjouions une puissance contraire, en rivalisant avec elle de rapidité. Ainsi, par une illusion dont s'amusent les enfants, nous percevons soudain toute la souple et mouvante réalité du monde sensible.

Souvent le rivage de la mer arrêtait notre course. Alors, pour être encore plus près de cette grande chose vivante qui moutonnait jusqu'à l'horizon, nous nous mêlions à ses vagues, et lui, l'enfant délicat, il les affrontait comme il avait affronté l'espace. Il allait, il allait selon son instinct qui lui disait peut-être que la nature doit nous ramener par delà toutes les civilisations à une sorte d'éternel paradis terrestre. Et quand, pour reprendre haleine, couché sur le dos et regardant le ciel immense,

il se laissait, les bras immobiles, porter par les eaux, sans doute cédait-il comme moi au plaisir de connaître enfin la vie à l'état pur et dans ses premiers élans.

Quel garçon parfaitement heureux ! direz-vous. Hélas ! il arrivait à l'âge où nous sommes bien empêchés de l'être. Certes, il s'élançait à corps perdu vers tout ce qui l'attirait. Mais chaque époque de notre existence débute par un petit drame intérieur qui se dénoue comme il peut. Celui de la puberté réside tout entier dans les premières luttes que se livrent nos mystérieuses forces instinctives et les nécessités sociales. Il s'agit de savoir, cependant que nos rapports avec nos semblables commencent à nous façonner un moi extérieur tout différent du moi primitif, quels rapports nous entretiendrons avec la vie qui passe au fond de nous-mêmes, loin du bruit que fait le monde à nos oreilles. Drame émouvant ! Nous touchons encore par toutes nos fibres à la nature elle-même dont nous sommes issus, et l'on veut nous enrégimenter selon les petites conventions particulières du rang, de la classe ou du milieu ! Vraiment, c'est toute une affaire, la plus difficile et la plus dangereuse, que de vivre en société. Nous jouons alors une partie où nous sentons qu'il nous faut risquer le vrai bonheur pour des succès épisodiques. De là viennent les grandes mélancolies qui assaillent toute adolescence. Et je les avais trop bien connues, pour ne pas voir dans les yeux de mon élève leur sombre image.

Il m'apparut dès les premières scènes de ce petit drame,

dont la guerre a été la péripétie foudroyante, qu'il ne se soumettrait pas d'emblée aux exigences de sa famille. Ce qu'il mit d'abord sur le tapis vous semblera peut-être négligeable, mais n'oubliez pas que les moindres divergences d'opinion entre les hommes, et surtout entre parents ou amis, se répercutent dans l'ordre du sentiment qu'elles troublent ou modifient. Je vous ai montré un garçon avide de plein air et passionné de sports. Il faudrait maintenant vous montrer un père et une mère pour qui la santé de leur fils était un perpétuel sujet d'inquiétude. Je vous ai dit son ardeur, il faudrait vous dire leur prudence et comment, lorsqu'il ne demandait qu'à partir, lui, ainsi que le pigeon de la fable, ils s'efforçaient, eux, de le retenir au pigeonnier. Libre expansion de tout l'être et confiance dans la vie, voilà ce que lui inspirait sa jeunesse ; discipline sévère et défiance du plaisir en général, de soi-même en particulier, voilà ce que leur commandait la morale de leur religion. Si, lui, parlait sentiment, eux parlaient raison. Même ils ne laissaient pas, s'il s'en rapportait, lui, à quelque expérience personnelle, de s'en rapporter, eux, à quelque préjugé. Bref, il y avait en lui cette spontanéité qui nous vient de la nature et, en eux, cette seconde nature que nous appelons la coutume.

Un jour, comme son père le pressait de renoncer à un petit voyage et lui disait :

— Nous n'avons pas un parc pour en sortir à tout moment.

— Mais papa, lui répondit-il, si nous y restions tout le temps, nous ne connaîtrions pas le plaisir d'y revenir! Il y a des endroits qu'il faut avoir quittés pour mieux s'y plaire.

Un autre jour, à sa mère qui lui reprochait son goût du plaisir, il répondit :

— Maman, je crois que votre morale se trompe, si elle ignore qu'il n'y a rien de plus démoralisant que l'ennui.

Enfin (et j'arrête là mes citations qui pourraient durer jusqu'à demain), comme une dame parlait devant lui, à mots couverts, d'un scandale qui venait d'éclater dans une famille de la haute société parisienne, et disait :

— Ces gens-là ont des fils qui ne seront pas des partis pour nos filles.

— Eh ! dit-il, sont-ils responsables des fautes de leurs parents ?

Mais ces sortes de drames sont moins des conflits de personnages que des luttes d'influences impersonnelles... Le luxe qui entourait mon élève, le caractère de sa religion, le souci de ses études, ses premiers rapports avec le « monde », autant de causes qui l'amenèrent à transiger. Il faudrait avoir l'âme d'un Huron, ce qui devient de plus en plus rare, ou être revenu de tout, ce qui demande plus de temps que n'en a vécu la jeunesse, pour haïr à la fois les charmes de notre civilisation et ceux qui se plaisent à cette vie ornée. Un homme épris ne par-

donne-t-il pas quelques mensonges à la beauté qui l'enchaîne? Vous savez quel empire exerce sur nous notre goût propre formé par ces sociétés choisies qui s'appellent Athènes ou Rome, et que Paris a remplacées. Cet enfant qui vivait depuis sa naissance dans des demeures où la Grèce, l'Italie et la France figuraient sous les espèces d'œuvres d'art adorables, pouvait-il être longtemps un révolté? D'ailleurs, la religion protestante qui contrarie notre développement naturel en s'adressant moins à notre sensibilité qu'à notre raison, devait, elle aussi, le discipliner. Le travail régulier auquel je le soumettais et qu'activait de plus en plus l'approche du grand examen final, contribua à l'assagir. Enfin, comme sa sœur aînée, qui était pour lui une amie et une confidente, faisait ses débuts dans le monde, il l'y accompagna de temps à autre. Et ce fut l'ivresse des premiers bals ! J'ai pu observer alors chez mon élève la poussée soudaine d'un sentiment tout nouveau, où il entrait l'esprit de caste et le désir de briller, et cela ne m'étonna point, car je savais déjà que l'amour-propre est notre instinct de conservation aux prises avec la vie sociale.

Ces divertissements ne l'empêchèrent pas d'obtenir son diplôme de bachelier. Il fallut donc nous séparer. Mon jeune ami, qui n'avait pas encore dix-neuf ans, comptait, après quelques mois de vacances, signer un engagement dans l'armée française, afin de pouvoir y choisir son corps. Et de fait, le 1er octobre 1913, il entra au 9me dragons à Epernay. Quand je le quittai, non sans

un réel chagrin, je prévoyais qu'il se laisserait prendre tout entier par les plaisirs superficiels d'une existence trop facile, que le régiment où il serait un officier recherché des salons, puis le mariage, et toutes les influences de son milieu achèveraient de faire de lui un homme du monde comme il y en a tant, aumônier sans doute et même charitable (je connaissais sa bonté), membre zélé du Jockey-Club, propriétaire diligent d'une écurie de courses, amateur d'art, grand amateur de sports élégants, de spectacles, de diners et de raouts, bref un beau seigneur prisonnier de sa classe, de ses préjugés et de sa fortune.

Or, l'année d'après, la guerre, l'horrible guerre qui ensanglante l'Europe et toutes nos pensées, éclata, bouleversant les coutumes les mieux établies. Vous savez comme la France emboîta le pas à la *Marseillaise*. Mais tandis qu'elle ordonnait la mobilisation générale, mon ancien élève souffrait à l'hôpital de sa garnison d'un rhumatisme articulaire et d'un empoisonnement du sang causé par des piqûres antityphiques faites au régiment. Son père courut à Epernay, et il ramena le pauvre malade en Normandie, où il avait déjà installé dans son château une ambulance que devaient diriger sa femme et ses filles, toutes trois infirmières diplômées de la Croix-Rouge. Là, son fils resta au lit cinq mois durant et, l'hiver venu, comme il avait encore les pieds enflés, il

l'envoya dans un climat plus sec, chez un oncle, en Touraine.

Je me représente bien l'atmosphère sentimentale où il a vécu pendant ses longs mois de maladie. Avoir dès l'enfance connu toutes les misères d'une santé délicate, et les connaître encore au moment unique et décisif où l'on voudrait mettre toutes ses forces au service de son cœur ; souffrir de sa faiblesse comme d'une faute de goût que l'on est réduit à commettre, alors que tout le monde autour de vous peut s'accorder à la beauté d'agir ; avoir été élevé dans une religion qui vous donne le respect de la noblesse morale et ne pouvoir rien faire de ce que votre conscience vous ordonne ; se rappeler peut-être les leçons d'histoire où un maître s'efforçait de vous inculquer l'amour de la France et, brutalement, être exclu du livre qu'elle est en train d'écrire ; concevoir la vie comme un élan et se sentir chargé d'entraves ; savoir, enfin, que tous vos amis, tout un peuple s'illustrent, et se voir privé du droit de les égaler... ah ! que le pauvre garçon a dû souffrir ! J'ai d'ailleurs une lettre de lui où tous les sentiments qui l'agitaient alors se trouvent comme ramassés. Voici ce qu'il m'écrivait de Touraine en janvier 1915 :

« Je vous remercie de tout cœur de vos bons vœux, qui m'ont beaucoup touché. Je ne mérite malheureusement aucune espèce d'intérêt. Je suis inutile, inutile ! Imaginez-vous quelque chose de plus exaspérant et de plus affreux ? Quelques jours avant la mobilisation, pendant

les manœuvres de juillet, j'ai été saisi par un rhumatisme articulaire terrible. Et cloué sur le dos, j'ai vu partir cousins, amis, camarades ! C'est inimaginable, quelque chose s'acharne sur moi, m'empêche de guérir, m'empêche de me battre. Ce rhumatisme a traîné, traîné ... enfin on s'est aperçu qu'il avait produit des exostoses sous-calcanéennes qui m'empêchent de marcher. Je vais donc être obligé de me faire opérer les deux pieds dans deux ou trois jours, opération assez compliquée qui sans doute me retiendra deux mois au lit ! J'espère qu'alors je pourrai enfin rejoindre mon cher régiment. Que Dieu le veuille !

« Une bien triste nouvelle : mon cousin André que vous connaissiez bien et dont vous avez souvent vu la mère en Normandie vient d'être tué. Il avait été blessé au début de la campagne en conduisant une magnifique charge à la baïonnette. Une balle, glissant sur une côte, avait épargné le cœur. Il voulut repartir, la blessure n'étant même pas fermée. Nommé lieutenant, il fut aussitôt envoyé dans ce terrible bois de la Grurie, au nord de l'Argonne, où les combats continuels sont très meurtriers. Sa conduite fut d'un brave. Des lettres de ses supérieurs font de lui un éloge enthousiaste. Ce garçon s'est révélé un vrai soldat. Ses lettres à sa mère forment un journal unique : des récits de combats fantastiques, corps à corps incessants, vrais duels au révolver avec officiers allemands. Menant une charge à la baïonnette, il est tombé frappé d'une balle au front, au mo-

ment où il sautait dans la tranchée ennemie. Songez à sa pauvre mère, vous qui la connaissez bien, pour qui ce fils était *tout le bonheur !* Pauvre femme, elle ne vivait plus depuis le commencement de la guerre. Ses cheveux étaient devenus si blancs !

« J'apprends aujourd'hui que le cousin germain d'André, M... D..., un gosse de 18 ans, reçu à Saint-Cyr au printemps et envoyé dans un dépôt pour y apprendre le métier, vient d'être nommé sous-lieutenant et envoyé sur le front. Il comptait rejoindre son aîné dans ce fameux bois qu'ils appelaient déjà « notre coin ». Il y fut envoyé en effet, mais y arriva le lendemain de sa mort. Voilà un gosse qui saura se conduire aussi bien que son aîné, et le venger, car il est de bonne trempe, je vous jure. La France ne manque pas de tels enfants. Lisez ces quelques lignes que je découpe dans *La Touraine* d'aujourd'hui, un fait d'armes entre mille, tout juste signalé par le communiqué et qui remplit d'enthousiasme nos alliés anglais, alors que les journaux français ne l'ont même pas relevé ».

Lettre toute pleine d'humanité, lettre admirable où un jeune héros désarmé rêve aux exploits qu'il pourrait accomplir, si Dieu voulait. Mais l'article auquel il fait allusion, je voudrais vous le citer aussi, parce qu'un matin, là-bas, en Touraine, il a occupé la pensée de celui qui suivait naguère, et d'un si étrange regard, le vol d'un fragile aéroplane. Peut-être, en le lisant, s'est-il dit que s'il ne pouvait servir la France à même son sol, dans les

tranchées, il la servirait dans les airs. Vraiment quelque chose m'assure qu'il faut voir dans ce récit une des raisons déterminantes de son futur essor. Cet article racontait l'héroïsme de cent chasseurs qui, cernés sur les pentes de l'Aisne, refusèrent de se rendre et se firent tuer jusqu'au dernier en infligeant à l'ennemi de très grosses pertes et en l'empêchant de progresser. Et l'article ajoutait, si je me rappelle bien : « La gloire ignorera les cent Français morts pour leurs camarades. La gloire ignorera tous les soldats français qui donnent leur vie dans cette guerre. Comment pourrait-elle les dénombrer ? c'est toute la nation française qui est prête à mourir ».

Voilà ce qu'il m'envoyait, le soldat paralysé, quelques jours avant l'opération qui devait l'affranchir. Réussit-elle comme il l'espérait ? Quelques mois après, j'appris que l'état de ses jambes ne lui permettant pas de reprendre son service au régiment, il était devenu aviateur et qu'à son actif il avait déjà plusieurs ascensions. Puis l'on m'informa que, retombé malade, il avait dû faire une longue cure à Dax et que, rétabli, il allait rejoindre son poste. Enfin, pendant quelques mois, je n'en reçus plus de nouvelles. Mais je songeais chaque jour à lui, à son ardeur longtemps captive, enfin délivrée, et aux clairs voyages qu'il accomplissait sans doute au-dessus des lignes ennemies. La guerre, me disais-je parfois, la guerre qui nous remplit d'horreur, il faut en voir la beauté dans les âmes qu'elle soulève vers la gloire et qui

déploient toutes leurs puissances comme autant d'étendards. Un sentiment les anime, fait de plus de bonté que de haine, et ainsi, bien qu'il y ait apparence du contraire, elles rentrent dans les vues de la nature qui sont, par delà nos luttes et nos mêlées, ordre, enchaînement, harmonie. La bonté qui, au surplus, s'accompagne presque toujours d'une sorte d'intelligence pratique, c'est l'imagination du cœur ou, mieux encore, l'esprit de finesse prenant conscience des mystères de la vie morale et, s'il est vrai, comme je le pense, que le véritable héroïsme soit la forme sublime de la bonté, cette active sympathie divinatrice peut aller loin de découverte en découverte.

Ah ! il est allé loin, l'enfant délicat, mon ancien élève, si j'en juge par cet ordre du jour dont je viens de recevoir copie et où je le retrouve tel que je l'ai connu, mais grandi et comme de plain-pied avec le sublime de cette guerre exécrable et magnifique.

« Le Général commandant le 6me corps d'armée cite à l'ordre du jour du corps d'armée :

« Maréchal des logis de ..., Jacques-François, escadrille F. 215.

« Pilote remarquable à tous les points de vue, ajourné plusieurs fois et entré dans l'aviation sur sa demande ; depuis son arrivée au front est pour tous un modèle de dévouement et d'abnégation. A montré le plus beau courage en maintes circonstances, en pénétrant très avant dans les lignes ennemies malgré la présence d'avions allemands et sous un feu violent d'artillerie. Le 23 sep-

tembre 1916 est rentré avec un appareil très fortement endommagé.

« A plus de 100 heures au-dessus des lignes.

Signé : Général Paulinier. »

J'ajoute qu'il a été décoré de la Croix de Guerre sur le front de la Somme, devant Péronne, où j'espère que bientôt il survolera la victoire des armes françaises.

55

« Nous en pourrions connaître de pareils par cent mille, écrivait, le 28 juillet 1917, Maurice Barrès à mon ami ; mais à chaque fois c'est avec la même émotion qu'on regarde ces enfants qui sauvent la France, qui s'élèvent si haut et qui survoleront la victoire. »

SECTION III

56

Qu'un homme qui n'a pas encore trouvé Dieu, vive sans inquiétude, voilà qui met Pascal hors de lui et l'épouvante. — « *C'est,* dit-il, *un monstre pour moi* ». — A moins, répondrai-je, que ce ne soit un sage. Qu'est-ce que la foi ? le degré le plus haut du sentiment religieux. Or, quiconque a su percevoir le rythme secret de nos sentiments, n'ignore pas qu'aspirant dès leur naissance au triomphe, ils se développent en nous, malgré tout, et

parfois à notre insu, jusqu'au jour où ils se déclarent. Cette vérité, s'ils prenaient le temps de la connaître, calmerait les agités qui veulent brûler toutes les étapes. Ils verraient autour d'eux des hommes qui, concevant la religion comme un état où l'âme déjà riche de forces éprouvées, riche encore de forces inemployées, se sent à l'étroit dans les limites d'une vie humaine, attendent sans fièvre ni impatience le jour de leur avènement à cette nouvelle certitude. Et ils se demanderaient si la recherche anxieuse que préconise Pascal et qui implique une intervention assidue de l'intelligence dans l'ordre du sentiment, ne va pas à l'encontre de leur salut éternel. Nos sentiments obéissent à une volonté profonde qui tient en nous de l'instinct ou du vouloir-vivre ; notre intelligence, qui aime à pratiquer le doute méthodique, n'a que des volontés incertaines, surtout quand l'objet qu'elle recherche, échappe à ses atteintes. Si le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, elle ne peut que le troubler en le voulant instruire, et, loin de hâter l'heure de ses découvertes, la retarder jusqu'à la surprise de la mort. Le parti le plus sage est donc de nous en remettre à la nature du soin de diriger notre destinée. Avoir confiance dans la vie, voilà, sur le chemin qui mène à Dieu, le premier acte de la foi.

57

D'où nous vient ce que Pascal appelle notre sensibilité aux petites choses et qui contraste, selon lui, avec notre

insensibilité pour les grandes ? Insensibilité d'ailleurs toute apparente et qui n'empêche pas nos sentiments de se développer jusqu'au jour où ils se déclarent dans toute leur plénitude. Ni le jeu de paume, je le répète, ni la chasse, ni tout autre divertissement que Pascal dénonce, ne sauraient les arrêter. Mais il est vrai de dire que nous regardons trop souvent le menu détail de notre existence avec des verres grossissants, et qu'ainsi nous nous exagérons de faibles chagrins. Ce qui de nous s'afflige alors, remarquez-le, c'est le pauvre moi extérieur qui, façonné par l'activité sociale, transforme en amour-propre notre instinct de conservation ; ce qui souffre, c'est notre vanité. Or, le propre de la vanité, n'est-il pas de fausser nos rapports avec la vie qui jaillit au fond de notre être, et d'attirer notre attention sur l'un d'entre eux qui s'arrête à la surface de nous-mêmes ? Elle néglige l'essentiel pour le provisoire et, prenant ceci pour cela, elle prête au fugitif le caractère de la durée. Alors, le plus faible chagrin nous paraît si fort que nous le croyons éternel. Mais il passe au fur et à mesure que nous redevenons sensibles au jaillissement de notre vie intérieure et que, remontant de notre amour-propre jusqu'à l'instinct dont il dérive, nous saisissons entre la nature et nous plus de rapports que n'en soupçonne la vanité. Et, comme le temps marche et nous entraîne à sa suite, nous avançons, surpris de ne plus voir à nos côtés ni le chagrin de tout à l'heure, ni son ombre.

58

Nocturnes.

Nuit de guerre sous le ciel de France.

J'étais au sommet d'un coteau : à ses pieds, et dans les profondeurs du silence, une rivière grondait. C'est au pays de mes vacances d'été une rivière qui roule, presque toujours irritée, sur un lit hérissé d'écueils. Elle accourt, elle arrive et, rencontrant d'énormes pierres, recule, cependant que d'autres flots pressés arrivent à la rescousse. Alors, d'un mouvement souple et brusque comme une étreinte, elle tourne en une large coulée l'obstacle infranchissable et, paisible, se répand plus loin ainsi que sur une dalle qu'on laverait à grande eau. Cette rivière ne roule qu'une idée, mais si juste ! Douceur et violence, voilà, dit-elle, les caractères de la vie, et la douceur est tout ce qui répond à tes plus beaux désirs, ordre, enchaînement, harmonie. Tout à coup, la lune s'est levée en face du coteau, et j'ai cru que les grondements de la rivière, c'était le chant de la lune qui se lève ; et puis j'ai cru que par les milliers d'étoiles criaient et pleuraient tous les hommes qui souffraient à cette heure, là-bas, dans les tranchées sanglantes, et mouraient. Ah ! le ciel était plein de cris et de sanglots, le ciel de cette nuit de septembre où la lune chantait comme une rivière qui gronde.

Clartés dans la nuit.

Les heures de la nuit qui transfigure la terre, enté-

nèbrent jusqu'aux rapports habituels qu'entre les choses et nous établissent les heures du jour. Tandis que le jour est pareil à une lente cérémonie dont nous connaissons l'ordre et la splendeur, la nuit agit sur nous à la façon d'un mystère. Elle s'étonne, l'enfant à la robe blanche qui chemine au clair de lune, elle s'étonne de voir les formes irréelles qu'emprunte la réalité aux ombres nocturnes. Une main appuyée sur son cœur, et l'autre comme en suspens sur le gouffre d'effroi qui se meut avec elle, elle avance à pas timides et menus. Tout l'effraye : ces masses sombres et confuses, vertes, bleues ou violettes, qui semblent se soulever vers elle, et les menaces du silence, et ces oiseaux qui rôdent. Ah ! quelle lumière lui rendra courage ? La lune errante met çà et là ses ailes de clarté dans la nuit, la lune à qui répond, comme du bord de quelque abîme, cette petite clarté vagabonde qu'est l'enfant à la robe blanche.

Le silence des espaces infinis.

Eh ! quoi, le silence de ces espaces infinis vous effraie. Autour d'un astre jaune et qui n'éblouit pas, des milliers d'oiseaux brillants planent cette nuit dans un silence cristallin. Voyez comme le ciel est peuplé d'étoiles. Le ciel n'est pas un désert. Et la lune, qui répand sur les villages endormis une muette clarté blanche, illumine les profondeurs de ce silence. L'humaine beauté de la nuit ! Elle invite notre pensée à se représenter une multitude de mondes semblables au nôtre, et, touchant

moins nos sens que notre âme, voici qu'elle agit sur nous à la manière d'une élévation. Peu s'en faut qu'elle ne transforme l'univers physique en une sorte de limpide univers spirituel. Lié aux forces qui se jouent ici-bas, je regarde dans la nuit transparente, ces mêmes forces, toutes chargées de lumière, se jouer là-haut, très loin, à la limite de mes regards. Mais est-il dans ces régions inaccessibles quelque Ile-de-France ou quelque Touraine, un pays qui ressemble au mien ? Tout à l'heure, en traversant un village aux volets clos, je me disais : « Quel rapport entre ce pauvre groupe de maisons et les étoiles » ? Il me semble que je le distingue entre les ombres nocturnes. Peut-être à présent, me dis-je, dans ces mondes qui étincellent, des êtres voyant, à travers les espaces, étinceler la terre, songent à nous, songent à moi qui songe à eux. O mes frères disséminés dans la nue et penchés sur nous, je vous aime. Aux forces impersonnelles qui nous unissent les uns aux autres s'ajoute la pensée qui joint à la terre le ciel où brillent, comme des regards, les étoiles.

59

Dieu est, de l'aveu même des chrétiens, infiniment incompréhensible. Allons-nous les blâmer de ce qu'ils ne peuvent pas prouver la religion qu'ils professent ? Mais, « *s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole ; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. — Oui, mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent*

telle, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point et disons : Dieu est, ou il n'est pas».

On se rappelle la suite : c'est le fameux Pari de Pascal, une suprême tentative de son esprit géométrique aux abois. Lorsqu'un homme se trouve dans une situation désespérée, il finit, après avoir essayé tous les moyens d'en sortir, par demander son salut à la cause même de son malheur. Victime de la raison qui, impuissante à connaître les premiers principes, ne laisse pas en outre d'entraver et de paralyser l'esprit de finesse qui, lui, aurait des chances de les découvrir, Pascal en arrive à ne voir d'autre recours qu'un dernier raisonnement. « *Il faut parier*, dit-il, *cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ?... Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est sans hésiter.* »

Et ce raisonnement, Pascal en montre la justesse avec la rigueur d'un mathématicien. « *Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies*

pour une, vous pourriez encore gager; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a un pareil hasard de perte et de gain... Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l'infini, et où il n'y a point infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. » Et voici la conclusion : « *Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voulez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.* »

Oh ! que ce raisonnement est impérieux, mais qu'il est peu convaincant ! Il ne tient pas compte d'un autre moyen de connaissance qui s'appelle l'esprit de finesse d'où nous viennent nos meilleures certitudes. Mais cet esprit, dont les habiles démarches doivent correspondre au développement même de notre vie intérieure, exige patience et longueur de temps. Le pari de Pascal tient à la fois de l'expédient et du coup de tête. Et il trahit une méconnaissance des vrais caractères de la vérité. J'appelle vérité

toute idée qui a un fondement psychologique assuré, toute idée que mon cœur justifie et qu'impliquent les moindres phases de son existence; j'appelle vérité la nature humaine, et, si un jour je sens qu'il me faut Dieu pour atteindre un état où notre être doive trouver sa forme accomplie, réaliser toutes ses puissances, j'appellerai Dieu une vérité.

60

Ce que Pascal appelle la nécessité du pari, d'autres l'appellent la nécessité du choix, et ils ont sur Pascal cet avantage que le choix est un acte tout psychologique, un mouvement de l'âme, tandis que le pari n'engage que la raison.

61

Croire depuis longtemps que la vie aspire sans trève aux perfections de l'ordre, de l'enchaînement et de l'harmonie ; et, tout à coup, se voir sous la menace d'un malheur; mais, à cette minute-là, recourir de toutes ses forces à l'ancienne croyance, et nommer Dieu ces perfections idéales : il suffit, la prière est née. Elle atteste la fierté d'une âme malheureuse qui, loin de renoncer à ses titres de noblesse, en cherche le garant, le trouve, et devant lui s'humilie. Joyeuse soumission! Certitude ébranlée et soudain raffermie ! La prière, qui renouvelle ainsi le sentiment de nos rapports avec des réalités lointaines sans doute, et quelquefois invisibles, mais toujours présentes, nous réconcilie avec l'universel, dont elle

montre à nos yeux décillés les fins pénétrables et les voies royales et les vues infinies. Oh ! le pauvre héros qu'un homme aux mains jointes ! Pourtant, c'est l'homme tout entier, avec sa faiblesse et sa force, sa misère et sa grandeur, car, en cette minute pathétique, le voilà qui, reprenant conscience de ses destinées, humble et fier, ne s'abaisse que pour se relever.

SECTION IV

62

Que Pascal ait été satisfait d'avoir imaginé son Pari, on s'en assure, lorsqu'on lit plus loin ces lignes où perce (mais une fois n'est pas coutume) quelque chose qui ressemble à la fatuité[1] : « *Saint Augustin*, dit-il, *a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc.;*

[1] Je réponds ici à Vinet, qui nous dit : « Je n'ai su découvrir dans Pascal aucune trace de vanité, ni même d'amour-propre, au sens ordinaire du mot... » En voici une autre, cependant : « La manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie, dit Pascal, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure le plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, etc. etc. » Qui est ce Salomon de Tultie ? Nous savons que c'était l'anagramme de Louis de Montalte, pseudonyme sous lequel avaient paru les *Provinciales* ; et que Salomon de Tultie devait sans doute signer *l'Apologie de la Religion chrétienne*...

mais il n'a pas vu la règle des partis, qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout ; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes ; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit, etc. etc. » Visiblement Pascal est content.

Mais il n'est pas difficile. Lorsqu'il nous enjoint de cultiver nos tendances à l'automatisme, il recourt une fois de plus à cet esprit géométrique qu'il a si souvent dénoncé. Une même cause, se dit-il, (et cette vue est tout intellectuelle) entraîne toujours le même effet ; si donc nous voulons obtenir tel effet, ne craignons pas d'en reproduire la cause aussi souvent que possible. Règle affreuse qui voudrait soumettre l'ordre jaillissant de la vie intérieure à la tyrannie de la nécessité. Quel abaissement ! Soyez automates et vous verrez Dieu ! On ne peut méconnaître davantage les activités spontanées de l'âme. Les natures vraiment riches ne passent jamais deux fois par les mêmes phases de sentiment, et, pour elles, le terme d'une évolution morale marque le commencement d'une autre. Point de retour, nul recul. Un esprit de conquête les anime, qui les empêche de tourner dans quelque cercle déjà connu. Elles ne vivent que pour vivre davantage. Ainsi elles échappent au machinisme qui atteint tout ceux où languit l'énergie vitale. Et l'Evangile selon Pascal n'est point pour elles.

63

Qui dira tous les effets de la maladie sur la pensée de Pascal ? Souhaiter à tous les hommes une diminution d'activité, en voilà un, — et il y en a d'autres.

64

Mais, nous dit Pascal, « *il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° Si on pouvait y être toujours ; 2° s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre* ». Autrement dit, il faut, pour résoudre le problème de la vie, en dégager cette inconnue qu'est la mort.

L'avouerai-je ? cette opération ne m'est pas familière. L'idée de la mort m'échappe dès que je la veux saisir. Elle recule et va se perdre hors de moi-même dans des régions éloignées et confuses où je renonce à la suivre, jugeant plus sage de m'en tenir à des réalités prochaines. Au reste, me dis-je, rien ne vaut l'heure présente, si nous savons en tirer la part de richesse qu'elle contient. Une idée dont nous ne trouvons pas le germe en nous, et qui nous vient d'ailleurs, il faut la repousser comme inutile et dangereuse.

Qu'elle me vienne de la théologie chrétienne ou du matérialisme scientifique, l'idée de la mort me paraît suspecte. C'est que là où les uns voient un tribunal et les apprêts de leur condamnation, les autres, quelques

tombes au bord du néant, je crois, en vertu de bonnes raisons psychologiques, distinguer sur un autre plan d'existence, des perspectives mystérieuses qui prolongent ma faible durée...

Quiconque, me dis-je alors, veut remplir sa vie, doit resserrer ou créer des rapports toujours plus nombreux avec son pays et son temps. Ces rapports, je les appelle vertus civiques, respect des traditions bienfaisantes, souci généreux des grandes destinées nationales, amour fervent des paysages du terroir. Ainsi, par une suite de sentiments naturels, qui soutiennent ou raniment l'intérêt de notre action, se compose d'année en année l'histoire de notre existence. Dans un récit bien lié, roman, conte ou nouvelle, et dans les jeux du théâtre, les caractères se révèlent grâce aux événements, qui s'expliquent par les caractères. Qu'est-ce que vivre, sinon préparer ou choisir les circonstances qui forceront notre nature à mettre au jour toutes ses richesses ? Quelles ne sont pas nos aptitudes à persévérer dans l'être ! Toutes les grandes œuvres de la littérature française nous montrent l'homme aux prises avec le destin ou dans ses rapports avec la société. Aussi entre-t-il toujours dans l'émotion qu'elles nous inspirent, le sentiment grave et profond de nos dépendances morales ou sociales. Je rêve une magnifique histoire et qui, vraie, n'a jamais été racontée, où le héros, à satisfaire ses meilleures tendances, trouverait si bien le secret de ne pas vieillir que, sur le seuil de la mort, il connaîtrait qu'il doit continuer d'être.

— Mais qu'adviendra-t-il de vous, dirait Pascal, si vous mourez aujourd'hui, sans avoir donné toute votre mesure ? — Encore le tribunal, il vous obsède. — Songez au mystère des existences interrompues. — Mais si la mort est un mot qui désigne un changement d'état, et si la survie est une nécessité psychologique, voilà ce mystère aux trois quarts éclairci, sans l'intervention de votre tribunal. Un jeune homme qui meurt, riche de forces inemployées, n'a-t-il pas autant de titres à l'immortalité qu'un vieillard chargé d'œuvres et d'années ?

SECTION V

65

Pascal ne se meut à l'aise que parmi les abstractions et, comme le monde n'en est pas une, il se scandalise. Après avoir malmené moins les hommes que l'idée étroite qu'il s'en faisait, il va maintenant triompher de ne point découvrir sur la terre les principes d'une politique idéale. Ah ! la joie maligne du raisonneur qui se dresse sur un tas de preuves qu'il a amoncelées ! Mais, de fait, Pascal ne prouve rien en dénonçant la variété des formes de la justice. « *Plaisante justice qu'une rivière borne,* s'écrie-t-il. *Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.* » Que la justice, qui règle nos rapports avec nos semblables, soit relative, comment s'en étonner, si l'on

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

songe aux variétés de l'espèce humaine entre lesquelles il y a, outre des méridiens, toute une inclinaison de plans de vie différents et, comme qui dirait, des étages de points de vue ? Pas plus que la science, qui change d'état, et que la raison, qui est successive, la justice n'est absolue. Mais, si l'on veut chercher, sous certaines manifestations particulières, la cause générale qui les commande, on voit que le sentiment de la justice est universel. Et cela prouve quelque chose en faveur de l'homme. « Mon fils, disait Louis XIV au duc d'Anjou, il n'y a plus de Pyrénées. » Je sais une vérité qui tient le même langage, plus absolue que le roi-Soleil.

66

Lettres de Claude à Philippe, qu'on lira pour oublier un moment de roides abstractions, et songer au sourire de la grandeur française.

Paris, 15 mai 1917.

Je vous écris de la terrasse de la Closerie des Lilas. Beaucoup de soleil, un peu de vent, que Paris est allègre ! Et savez-vous la chose qui m'a d'emblée frappé ? C'est le courage joyeux qui est ici partout dans l'air. Paris est une ville qui consent à la guerre comme elle consentait au plaisir — et toujours en souriant. Toutes mes impressions d'arrivée tournent autour de cette impression-là. Peut-être est-ce le soleil d'aujourd'hui, et la vivacité de cet étonnant printemps parisien, qui me trompent : vraiment on oublierait la guerre, si l'on ne voyait pas à tout moment

des soldats, quelques-uns si tristes, assis sur des bancs. Mais c'est surtout le soir que l'idée fixe se réveille et s'impose. Ah ! la grande ville sinistre, pathétique et lugubre que le Paris nocturne éclairé de loin en loin par des réverbères munis d'un large abat-jour. On dirait une immense veillée des morts. Ces réverbères n'éclairent, et de loin en loin, les maisons que jusqu'à la hauteur du premier étage. Le reste est comme submergé de ténèbres. Mais là-haut, à la surface de ces ombres, le ciel moins nocturne que les rues, et, par contraste, presque toujours clair, ressemble au ciel des petits matins.

17 mai.

Vous aimez tant Paris que peut-être je vous intéresserais, si je vous disais au jour le jour mes impressions de promeneur. Aujourd'hui, je veux vous en communiquer une qui pour moi n'est pas nouvelle, mais qui n'a jamais été si vive que tout à l'heure. Vous connaissez sans doute ces idées longtemps confuses, vagues, incertaines et qui tout à coup se précisent... J'ai été ce matin à la grand'-messe de Notre-Dame. L'église était remplie de monde et, naturellement, il y avait là beaucoup d'uniformes bleu-horizon. Toutes ces physionomies de soldats ont un caractère par quoi elles se ressemblent : elles sont nettes, énergiques, dépouillées de toute espèce de bouffissures et comme réduites à leurs traits essentiels. Vous allez croire que j'ai écouté l'office bien distraitement. Pourtant, je n'ai jamais si bien senti la beauté du plain-

chant, ces notes qui se succèdent, se répètent et qui, soutenues par la musique des orgues, se superposent, pour ainsi dire, jusqu'à remplir toute l'église. Jamais non plus, je n'ai mieux senti, comme les divers moments de la messe correspondent aux diverses phases d'un sentiment qui naît, aspire à vivre et enfin s'exalte jusqu'au triomphe. On peut, je crois, sans être catholique, trouver ainsi dans la messe quelque chose à quoi s'accorder pleinement. Bref, j'ai admiré une fois de plus tout ce qu'il y a de vérité profonde dans une cérémonie de ce genre. Après la messe, j'ai été me promener aux Tuileries et de là j'ai poussé jusqu'à la place Vendôme, où j'ai demeuré jadis. Eh bien, savez-vous ce que j'ai découvert ? C'est qu'en changeant de spectacle, je ne changeais pas de plaisir, je le prolongeais. Ce jardin si parfaitement dessiné et ces maisons d'une si juste architecture, donnent aussi à leur manière une impression de vérité. Après réflexion, je ne m'étonne plus de ma découverte. Au fond, tout est image de quelque chose, les offices catholiques comme n'importe quelle ville du monde, et Paris, dans ses beaux endroits, c'est une image de l'esprit français. Seulement voilà, il y a des minutes où l'on sent mieux pourquoi l'on sent... »

18 mai.

Oui, l'on respire ici du courage. Mais cela ne veut pas dire que Paris s'étourdisse. Vous rencontrez par les rues trop d'écloppés, de mutilés et de vêtements de deuil qui vous rappellent ce que vous seriez tenté d'oublier. Vous

ne pouvez pas ne pas entendre la plainte muette du soldat défiguré qui songe, assis sur un banc de boulevard, et, lorsqu'au restaurant, vous voyez un permissionnaire qui prend avec sa femme un repas d'adieu, vous devinez quelle douleur est attablée à côté d'eux, si ce n'est pas la mort en personne. Vraiment, il vous semble que le soleil éclaire un printemps qui pleure. Cette impression, peut-être je l'éprouve d'autant plus vivement, que je viens de la vie par trop ouatée d'un pays neutre. Alors, parce que l'on se sent injustement favorisé, on voudrait recueillir sa part de tant de souffrances ou, mieux encore, combattre comme *eux* les mêmes *ennemis*.

19 mai.

J'ai été hier soir au Grand Guignol. Vous connaissez cet ancien atelier de peintre d'un style fâcheusement gothique et qui a été transformé en théâtre. On y joue, au lieu des mystères qui conviendraient à une salle si moyenâgeuse, de grosses farces et des scènes atrocement violentes. J'y ai vu hier un coiffeur égorger son client, un opiomane poignarder sa fiancée, et d'honnêtes bourgeois, devenir, par la vertu d'un héritage, tenanciers d'une maison close. Mais je dois dire que c'est surtout la salle qui m'a intéressé. Elle était composée en grande partie d'officiers anglais et d'officiers français. Et, comme je songeais que demain peut-être ils seraient sur le front, je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette insouciante crânerie qui leur permettait de sourire à la mort.

21 mai.

J'ai passé la matinée aux Tuileries. Tantôt je me figure que les statues, dans ce jardin égal et calme ainsi qu'une psalmodie, les statues et, là-bas, l'Obélisque, et tout là-bas, l'Arc de l'Etoile sont comme des accords qui briseraient la monotonie d'un plain-chant ; tantôt cette étendue qui semble entre l'Arc adorable du Carrousel et l'Arc impérial s'allonger de désir, représente à mes yeux le plan magnifique d'une vie consacrée à la gloire. Mais, si l'on approche du Louvre, la vision change, une voix vous parle sur le ton de la sagesse. Avec quelle puissance tranquille de volonté rigoureuse le vieux palais avance sur les Tuileries et embrasse, entre ses grandes ailes grises allongées, des vases de pierre et des parterres fleuris, des arbres et des statues, et l'Arc aux colonnes roses d'où s'élance un quadrige orgueilleux ! Un tel ensemble excite la même admiration qu'un homme prédestiné par sa nature à la victoire. Mais, tandis que dans le jardin, l'esprit, sur la foi des symboles qui ferment à chaque extrémité une perspective triomphale, s'enchante de mirages, ici, devant ce fond de tableau sombre et dur, il se convainc que le désir de gloire sans la force est folie...

23 mai.

Se promener sur les boulevards à peine éclairés, où grouille une foule d'ombres, passer ensuite sur la place Vendôme noire et déserte, où l'Empereur, du haut de sa colonne, se dresse vers un ciel moins sombre que la

Ville, et, sous les arcades de la rue de Castiglione, croiser des soldats de la Garde Royale anglaise qui surveillent, au seuil d'un hôtel, l'arrivée de leurs bagages, tout cela, ce Paris funéraire, le souvenir du grand Empereur, et la présence de ces uniformes étrangers, vous donne soudain la sensation de l'universel branle-bas, *d'autant plus vive que ces « images » ne correspondent en rien à la grandeur des évènements.*

27 mai.

Il existe aux horizons des petites villes une sorte de passage mystérieux, par où s'en va la pensée des artistes et des poètes sur les routes qui mènent aux grandes capitales. A Neuchâtel, cela s'appelle d'un nom magnifique, la Trouée de Bourgogne, à Genève, le Pas de l'Ecluse, ailleurs d'un autre nom encore, — et toutes ces routes convergent vers Paris. Qu'allons-nous chercher là-bas ? Ni souvenirs du passé, comme à Rome, ni leçons de philologie comme à Berlin, ni bazars de style comme à Munich. Tout simplement, je crois (car nous voulons être, non pas d'hier, mais d'aujourd'hui), une expression plus intense de la vie moderne et aussi (car ne sommes-nous pas des enfants de la civilisation latine ?) le sûr moyen de sentir à la française sans abandonner la part d'originalité que nous vaut le sol héréditaire. Je suis comme le Rhône au bord duquel j'ai pris naissance, je cours deux patries.

Que de gens, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, critiques d'art, poètes, vivent aujourd'hui, et sont

d'hier, misérablement! Les uns n'ont pas écouté les appels de l'horizon; les autres, après avoir renoncé aux irritantes ou douces lenteurs du pays natal, faute d'agilité ou prenant des fantômes pour des vivants, n'ont rien su faire que de suivre les attardés. Être de son époque, c'est s'accorder au grand mouvement qui la traverse, le suivre, le soutenir ou le diriger. Le beau désir, et si naturel aux âmes bien nées! Une force générale double alors et multiplie les moindres forces individuelles. Mais, il faut l'avouer, nulle part ailleurs ce mouvement n'est si fort qu'à Paris, où coule, plus large que la Seine, un fleuve de sentiments et d'idées.

Au fond, Paris, qui depuis Hugues Capet ramène à soi toute la France et, tendant de plus en plus à l'absorber, connaît à son honneur ce surcroît de vie qui s'appelle la passion et qui a toujours fait de cette capitale une ville frondeuse, factieuse et révolutionnaire en politique aussi bien qu'en art et en littérature, une ville éperdument chercheuse de nouveautés, Paris, la grande ville passionnée, agit sur nous comme une passion qui réveille du sommeil ou de l'indifférence l'instinct et la raison. Dès lors, qu'un sentiment nous aborde, nous voulons le connaître dans toute sa plénitude, qu'une idée se présente à nous, d'emblée nous en acceptons toutes les conséquences. Courage de sentir jusqu'à l'ivresse, courage de penser jusqu'à la révolte ou jusqu'au sacrifice et, pour tout dire, courage d'y voir clair dans notre esprit et dans notre cœur, Paris nous communique tous ces cou-

rages. Quels ne sont pas ses enseignements? Si passionné, il est avec cela si raisonnable, sans cesse nous persuadant que la raison doit jouer dans l'art le même rôle que dans l'ordinaire de la vie : la raison choisissant ici les circonstances qui serviront nos intérêts, là, les moyens d'expression qui correspondent à la forme de notre pensée, de part et d'autre offrant à notre nature les occasions de mettre au jour toutes ses richesses. Cette triple recherche d'une vie toujours plus complète, de grands moyens d'expression toujours plus fidèles et, ne l'oublions pas, des moyens de subsistance, voilà ce que livrés à nous-mêmes dans cette immensité, nous poursuivons sans trêve.

30 mai.

Voici une impression qui marque, à elle seule, tout un changement d'époque. Avant la guerre, quand je voyais au cinéma un défilé de troupes françaises, parfois je me disais : « Mon Dieu, si *les autres* l'attaquent, qu'adviendra-t-il de la France » ? Aujourd'hui, quand je vois sur l'écran, non plus de simples défilés, mais des scènes de la vie du front, je me dis : La France est sauvée. Quel bonheur!

D'ailleurs on se rend compte à tout moment que la guerre est entrée dans le cercle où rayonne notre sensibilité. Le cercle habituel de notre vision s'est agrandi jusqu'à embrasser les champs de bataille de la France. Quand je croise des soldats alertes et vigoureux, toujours je vois le jeune sang qui leur court dans les veines et qui donne à leurs yeux tant d'éclat. Le sang! il va, il vient,

il sourit, il chante autour de nous. Ah ! la guerre, nous l'avons dans le sang. Mais ailleurs, *là-bas,* que de rouges flaques immobiles !

1er juin.

Ce que c'est que d'avoir souvent visité les mêmes endroits, et de les bien connaître ! Dans cet aimable Bagatelle, qui manque peut-être de caractère, mais qui toujours m'a plu par une certaine grâce nonchalante — le ton de quelqu'un qui dit : — Bagatelle ! il m'a paru ce matin que, revenant d'un long voyage, je faisais le tour du propriétaire ! Le jardin, avec ses arceaux de glycines, de clématites et de chèvrefeuilles, ses lilas, ses tulipes et ses iris, la fameuse Roseraie avec l'Orangerie, si élégante d'aspect, si fruste intérieurement, le parc, avec ses pelouses et ses étangs, la mare aux canards, la mare aux cygnes et la mare aux nénuphars, ici, le bruit rafraîchissant d'une minuscule cascade, là, tels arbres dont je connais la silhouette, ailleurs le bleu des portes dans le mur d'enceinte, enfin le château pareil à une bonbonnière et que gardent des sphinx à tête de femme montés par des amours, et la terrasse d'où l'on domine le Bois de Boulogne que domine le Mont Valérien, tout m'a rappelé mes promenades d'avant la guerre. Mais ici même la guerre ne se laisse pas oublier. Il y avait aujourd'hui, dans cette lumineuse buée bleue qui enveloppe les matinées de l'Ile-de-France, des soldats bleu-horizon menant çà et là partie fine, entre deux batailles, et dans le ciel sans nuages d'orageux ronflements d'aéroplanes.

2 juin.

... Le Français, le peuple le plus dépouillé, je ne dis pas de religion, mais de théologie.

3 juin.

Il ne semble pas que la Grande Guerre ait modifié l'esprit français. Sans doute elle a mobilisé toutes les énergies de la race. Mais on ne voit pas qu'elle en ait changé le caractère, ni même qu'elle l'ait pliée à une morale de circonstance. Sparte à Paris n'effacera jamais Athènes. On se l'explique, si l'on songe que cet esprit a toujours uni à la raison la plus clairvoyante une invincible confiance dans la vie. Il y aura toujours au pays des La Tour d'Auvergne, même dans les moments de péril ou de contrainte, quelque chose de libre et de spontané qui, dans l'ordre de l'action comme dans celui de la pensée, fait les chefs-d'œuvre.

4 juin.

Au fond, cette guerre a opposé plus sauvagement que jamais les deux forces immémoriales qui se disputent l'empire du monde, la force noble de la pensée pure, la force ignoble des appétits les plus grossiers, l'une procédant du cœur infaillible, l'autre de la raison soûlée d'orgueil, et le monde, une fois encore, s'est rangé sous deux bannières, la bannière glorieuse et la bannière indigne, à part les neutres, les pleutres et les pacifistes qui, pour s'être mis hors l'humanité, rejoindront ceux que Dante met hors l'enfer et hors le paradis. « Si les Boches étaient victorieux, me disait un jour une femme

du peuple, je ne pourrais plus croire en Dieu. » Cri saisissant d'un être simple ! Mais avec toutes les variantes que vous voudrez, ç'a été le cri de tous les hommes qui n'ont pas admis une seule minute que ceci pût vaincre cela. Ils sentaient que dans les pires détresses, notre pensée doit écarter les doctrines négatives, peur ou désespoir, et se conformer à la vie même, qui est la plus magnifique des affirmations.

5 juin.

Aujourd'hui, j'ai gravi Montmartre par ces rues toutes villageoises encore et qui portent des noms campagnards, — est-ce que l'une d'elles n'est pas dédiée à Saint Rustique, une autre a des saules, une autre à quelque abreuvoir ? — et du sommet de la Butte, j'ai revu cet immense paysage de pierres qui jusqu'à l'horizon vont chantant la gloire de Paris. Des cloches sonnaient dans le voisinage, une rumeur montait de la ville étalée, et tout s'unissait dans la lumière du soleil, ces lignes de lointains coteaux, ces quais pareils à des falaises, le Panthéon sur sa colline où reposent Sainte Geneviève, Pascal et Racine, Saint-Sulpice et ses tours inégales, le Dôme qui abrite la dernière étape d'un conquérant fameux, Notre-Dame qui regarde un fleuve courir vers la mer, et cette multitude de présences humaines que figure une multitude de maisons. O souveraineté sauvée ! On songe qu'il n'y a pas longtemps des barbares se ruaient vers elle pour s'y vautrer, quand tout à coup, la Victoire, protégeant notre civilisation, leur a

cassé les reins. Alors, à ce souvenir émouvant, tout proche de nous encore, et dont les âges futurs s'enivreront, une joie vous saisit et vous gagne, si profonde et si puissante qu'elle égale l'immense paysage et s'y mêle éperdument avec le soleil.

SECTION VI

67

Ce qui vaut dans un jugement, c'est moins le jugement lui-même que les motifs qui l'ont dicté. Je sais des jugements vrais dont je trouve faux les considérants. Ainsi le mot : « *Toute notre dignité consiste en la pensée* ». J'aime mieux le mot de Léonard de Vinci : « *Il n'y a pas de plus grande seigneurie que celle de soi-même* ».

68

Si l'on cherche selon quels rythmes la pensée agit dans Pascal, on voit qu'ils se brisent, quel que soit leur élan, à tous les degrés de l'inquiétude. C'est que la pensée n'est pour lui le principe de la morale qu'autant qu'elle est le sentiment de notre misère. Pascal a donc connu tous les degrés de l'inquiétude, et d'abord si « la raison, comme il dit, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître (car en désobéissant à l'un, on est malheureux, et en désobéissant à l'autre, on est un sot) », rien ne nous empêche de croire avec Vinet « que Pascal a beaucoup redouté la dernière de ces deux infortunes ».

Et il y en a d'autres, qu'il a, je ne dis pas redoutées, mais ressenties. Eprouver que « ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne tient pas », et qu'elle y saute, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement », voilà qui est douloureux. Pascal, l'inquiet Pascal, toujours partagé entre deux tendances rivales, — le cœur et la raison — a souffert de l'instabilité de sa pensée. Lorsqu'il essaye d'expliquer son cas, en affirmant que « la nature de l'homme a ses allées et venues », et que la nature toute entière « agit par progrès, *itus* et *reditus*, qu'elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. », il suppose une loi générale, d'ailleurs incertaine, qui parle pour lui et le justifie, — mais l'inquiétude est toujours là, virulente.

Elle intervient dès lors dans toutes les opérations de l'esprit, qui se sent lié au règne du hasard, soumis aux caprices de la mémoire, enfin dépendant des moindres circonstances extérieures, telles que le bruit d'une girouette, d'une poulie ou d'une mouche, et donc incapable d'acquérir une autre certitude que le sentiment de sa faiblesse, d'où lui vient toute sa dignité. Une fois descendue à ce degré d'inquiétude, la pensée ne peut que s'étonner douloureusement de voir les hommes s'accommoder de leur misère, ou l'oublier dans les plaisirs, et, comme Pascal, elle n'approuve « que ceux qui cherchent en gémissant ».

Par bonheur, la pensée n'agit pas dans tous les hommes

selon ces rythmes d'inquiétude. Beaucoup pourraient dire comme M. de Roannez : « Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite ». Quelle confiance cet accord entre l'esprit et le sentiment involontaire ne doit-il pas leur inspirer ! Loin donc de contrarier leur premier mouvement, ils s'y abandonnent. Ce sont des êtres capables d'élan d'abord, de réflexion ensuite, et souvent de tous les deux à la fois. Leur pensée relève toujours d'un instinct et, au lieu de précéder l'action, la suit ou l'accompagne. D'emblée, et sans effort, ils obéissent à d'autres raisons que la raison. Aussi, cherchant ce qui favorise le mieux la connaissance de la vie, ils demandent à la nature, à l'amour et à l'art de les instruire.

Le sentiment de la nature, ils le regardent comme un moyen de percevoir en eux la vie à l'état pur et dans ses premiers élans, comme une voie charmante et fleurie qui les ramène, par delà toutes les civilisations, à une sorte d'éternel paradis terrestre, et les philosophes qui n'ont pas connu ce plaisir sacré, ils s'en défient. Et, parce qu'entre ce plaisir et celui d'aimer, il n'y a qu'une différence de degré, ils savent bientôt que l'amour offre aux hommes le moyen le plus facile d'entrer dans les vues de la nature qui sont par delà nos luttes et nos mêlées et nos malheurs, ordre, enchaînement, harmonie. Enfin, ils tiennent le sentiment de la beauté pour un troisième moyen de

connaissance. De fait, les seules certitudes qu'ils aient acquises jusqu'ici, ils les ont découvertes comme on découvre un chef-d'œuvre et grâce au même instinct. Bien plus, ils ne sont devenus sensibles à certaines idées qu'après avoir trouvé dans la nature ou dans l'art leurs formes correspondantes.

Ils en concluent donc que la pensée est une sorte de goût supérieur auquel ils se réfèrent sans crainte ni regrets ni doute méthodique. Que cette pensée ait ses hauts et ses bas, ils en conviennent, et ils s'en affligeraient, s'ils en étaient encore à chercher une règle morale. Mais le sens de la vie, ils savent quel il est, et, comme un enfant qui dort heureux de s'être ébattu, ou le nageur qui se couche épuisé sur le sable, ils continuent, jusque dans les heures de lassitude, à participer des forces de la nature. Après le désir et l'effort, quel repos nous offre encore la pensée où se prolongent nos plaisirs ! Que leur importe désormais le règne du hasard, puisqu'ils savent créer des rapports toujours nouveaux avec la vie toujours changeante ? ou les caprices de la mémoire, quand pour eux le présent est toujours un passé qui s'enrichit ? ou même, dans le bruit du monde, le silence de la pensée, s'ils peuvent, dans la solitude, l'entendre plus belle que jamais. Déjà elle triomphe en eux avec la force du vouloir-vivre dont elle est la conscience claire ; déjà ils n'approuvent que ceux qui chantent ses victoires.

SECTION VII

69

Un mot de M. Victor Giraud : « Pascal qui, *en sa qualité de géomètre, aime les simplifications à outrance,* partage la philosophie en deux classes : les dogmatiques, ceux qui prétendent, à l'aide des seules lumières naturelles, découvrir l'absolue vérité ; les pyrrhoniens, ceux qui dénient à la raison le pouvoir d'atteindre aucune vérité certaine. »

70

Quand Pascal nous a bien montré que les dogmatiques et les pyrrhoniens, les uns croyant à la vérité des principes naturels, les autres en doutant, se trompent tous à l'envi, puisque « *la nature confond les pyrrhoniens* » et que « *la raison confond les dogmatiques* », il en conclut qu'il faut écouter Dieu, seul capable d'expliquer le mystère de la nature humaine, « *car enfin,* dit-il, *si l'homme n'avait été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude* ». Ainsi, faussant compagnie une fois de plus à son cœur, de qui relève la connaissance des premiers principes, et d'ailleurs expliquant un grand mystère par un mystère plus grand encore, il va, il va, pour atteindre Dieu, sur les brisées de la raison.

De là, et à tout moment, quelque chose de brusque et d'inquiet dans sa dialectique, une sorte de hâte désordonnée.

71

S'il est vrai que, dans l'ordre pratique, l'esprit de finesse soit l'art de trouver des rapports toujours nouveaux avec la vie toujours changeante, il nous commande une morale à tendances plus ou moins épicuriennes. Libre expansion de l'instinct, confiance dans la pensée qui nous dirige, voilà les règles qu'il nous propose. Or, Pascal, qui, le premier, a si bien su voir dans l'esprit de finesse un nouveau moyen de connaissance, ne les accepte pas, et le moment arrive où il leur oppose les règles de la morale chrétienne.

72

Quand j'ai choisi, pour y passer l'été, cette chambre où je travaille à cette heure, j'ai décroché tout de suite les chromolithographies qui en déparaient les murailles; mais sur la paroi du fond, celle qui regarde par une fenêtre un paysage de cimes d'arbres et de collines et de montagnes, j'ai laissé un pauvre crucifix de bois brun. Toute cette campagne de Savoie, terre de piété qui a nourri la foi d'un Saint François de Sales et d'une Sainte Jeanne de Chantal, tout ce pays gracieux et sauvage où l'on voit çà et là des niches au-dessus des portes des maisons, des reposoirs dans le feuillage, et des croix soudaines et tragiques aux croisées des chemins, toute

cette verdoyante étendue qui respire sous mes yeux, me semble venir de village en village adorer le Christ façonné par la main d'un homme et qui met tache sombre sur papier clair. Et, comme chaque matin et chaque soir, je retrouvais à la paroi la même image, et, par la fenêtre grande ouverte, la même nature : « Serais-je seul, me suis-je dit un jour, à négliger l'objet de tant d'adorations ? » Alors, j'ai voulu revenir à l'Evangile comme à un pays natal quitté depuis des années et des années.

73

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus-Christ oppose plus d'une fois l'homme tel que le fait la société à l'homme tel qu'il serait, s'il vivait d'abord et surtout par lui-même.

74

Jésus-Christ n'a jamais donné de claires directions touchant nos rapports avec la société. Mais il semble bien que, selon lui, il faut savoir en affranchir notre âme, quitte à nous y soumettre par ailleurs, une fois conquise cette liberté immatérielle. Ainsi ce mot : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César » répond à celui-ci, entre autres : « Laissez les morts ensevelir les morts. »

75

Ce ne serait pas la peine d'avoir reçu l'être si, comme une voile réduite à sa coque et à ses mâts dans le port où

elle mouille immobile, nous devions, réduits à nous-mêmes, chacun vivre à l'écart.

76

La recherche de la solitude n'est heureuse que si l'on s'isole de la vie sociale pour mieux s'associer à la vie profonde telle qu'en nous elle se manifeste à l'état pur et dans ses premiers élans. *Væ soli!* Malheur à l'homme seul qui nous dit : « *Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même, je suis coupable de me faire aimer. Et si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher.* »

Cet homme, appelez-le Pascal, si vous voulez, se séquestre, en vertu d'un raisonnement et pour le conclure, dans la pire des solitudes, celle qui brise tous rapports, non seulement avec nos semblables, mais encore avec la

vie même, puisque, devenu pareil à un couvent ou à un sépulcre, au nom de Dieu il la condamne et la maudit.

77

Là-bas, coulant, invisible, au pied de hautes falaises chevelues qui ferment ce paysage circulaire, tout à coup il apparaît, limpide et bleu, le Rhône, et dans une plaine évasée qu'environnent, par delà des collines, les montagnes de l'horizon, il s'épanche d'un virage à un autre virage, jusqu'au pied de cette falaise ravinée d'où mes regards plongent vers lui, et voici qu'il la contourne brusquement pour marcher avec le soleil vers la France, sa seconde patrie. Quelles personnes que les choses, quels êtres vivants ! Ce beau fleuve, dont les méandres reproduisent tous les mouvements entrecroisés de l'étendue qu'il traverse et dont le cours semble suivre le cours d'un astre, il a l'air d'entraîner les énergies cachées de la plaine et des collines, des falaises et des montagnes, et du ciel où flambe le soleil. Ah ! qu'il emporte les miennes avec elles jusqu'aux rives de mes désirs ou jusqu'à la mer illimitée du possible. Que serai-je si, malheureux, je demeure une force isolée qui refuse de se joindre à d'autres forces plus expansives ? Il faut à mon cœur, pour qu'il palpite sans contrainte, à ma volonté, pour qu'elle se déploie, ici-bas une patrie et, là-haut, ma bonne étoile.

SECTION VIII

78

Une psychologie incomplète ne peut engendrer qu'une injuste morale, et cette morale, qu'une chétive théologie. Ainsi, dans Pascal, nous l'avons vu, le psychologue nuit au moraliste, qui va nuire au théologien, si tant est que ce dernier n'ait pas nui d'abord aux deux autres, la religion ayant toujours été pour Pascal ses idées de derrière la tête. Que l'auteur des *Pensées* veuille aller de l'homme à Dieu, telle est son intention, lui-même la déclare. Mais c'est le Moïse de la théologie chrétienne. En réalité, sa pensée descend de quelque Sinaï avec des tables de lois, et, quand elle y remonte, après avoir fait tort aux hommes, ne va-t-elle pas faire tort à Dieu ?

79

Il n'y a jamais eu rien de plus contraire à Dieu que la Théologie.

80

O Noëls de la petite enfance, adorable théologie! Lorsqu'autour d'un lumineux sapin fleuri, enguirlandé et qui sentait fort, on nous disait Bethléem, la crèche et l'étable, Marie, le bon charpentier Joseph et l'Enfant qui venait racheter les péchés du monde, les rois mages et leur étoile, et leurs présents d'encens, de myrrhe et d'or, et les bergers de Judée réveillés par la voix de l'Ange, nous

vivions sans arrière-pensée en plein merveilleux. C'était une histoire qu'on nous racontait, et qui était vraie, et où nous étions mêlés, puisqu'elle devait sauver les hommes. Quelle âme de croyant ne se livrerait pas au bonheur de célébrer la naissance du Dieu qu'il sert ?

81

Il est remarquable qu'à partir du moment où Pascal se fait le porte-parole de Dieu, les *Pensées* cessant d'émouvoir notre sympathie, il leur arrive de nous scandaliser.

82

Le Dieu de Pascal est sans doute « *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chrétiens, un Dieu d'amour et de consolation qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autres fins que de lui-même* ». Mais c'est aussi un bien grand politique, et qui spécule sur la faiblesse humaine, imperturbablement. Si nous devions en croire Pascal, il aurait, de propos délibéré, remis à un des peuples les plus charnels du monde (les Juifs) le dépôt des prophéties qui annoncent la venue de Jésus-Christ, parce qu'il fallait que les prophéties eussent « *un sens caché, le spirituel, dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami* ». « Si le *sens spirituel*, ajoute-t-il, *eût été*

découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer; et ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies; et, s'ils avaient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. » Ainsi Dieu, selon Pascal, jouerait volontiers à cache-cache ou pourrait dire comme le Gille de la fable :

Venez de grâce :
Venez, Messieurs, je fais cent tours de passe-passe,

83

Si, dans l'Ancien-Testament, où « *elle est mêlée parmi tant d'autres inutiles* », on ne peut discerner la généalogie de Jésus-Christ, c'est que Dieu l'a voulu, se proposant tout à la fois d'éclairer et d'aveugler. Quant aux généalogies de Saint Mathieu et de Saint Luc, si elles sont différentes, « *qu'y a-t-il de plus clair, que cela n'a pas été fait de concert* » ? Ainsi tout à l'heure Pascal prêtait à Dieu des raisonnements d'une honnêteté douteuse; maintenant il lui attribue de faux témoignages.

84

Enfin toutes les contradictions de la Bible s'expliquent par la sagesse de Dieu (et des apôtres) qui, « *prévoyant que les semences d'orgueil feraient naître les hérésies, et ne voulant pas leur donner occasion de naître par des termes propres, a mis dans l'Ecriture et les prières de*

l'Eglise des mots et des sentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps ». Ainsi « *la foi embrassant plusieurs vérités qui semblent se contredire, la source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités* ». Qu'est-ce à dire, sinon que la foi, c'est l'intelligence s'efforçant, par une dernière opération. d'atteindre en Dieu son unité. Le Dieu de Pascal apparaît comme la conclusion d'un long raisonnement laborieux qui voudrait comprendre toute la vie après l'avoir, dans ses prémisses et chemin faisant, mutilée.

85

Ah! quelle belle offrande à Dieu qu'une âme vigoureuse et hardie, et qui demande l'infini!

SECTION IX

86

Quand un homme serait persuadé que le Christ a été promis dès le commencement du monde, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut. Et si, là-dessus, il se figurait, comme Pascal, que les vrais Juifs et les vrais Chrétiens n'ont qu'une même religion, je douterais plus encore de son salut. Qu'est-ce qui leur passe et repasse par la tête, à tous ces théologiens, lorsqu'ils s'acharnent à confondre l'abominable et l'adorable, je veux dire le Dieu d'Israël et le Dieu des Chrétiens?

SECTION X

87

Qu'après cela Pascal s'évertue à prouver que l'Ecriture a deux sens, que l'Ancien Testament est un chiffre, et la figure du Nouveau, que la parole de Dieu, quand elle est fausse littéralement, est vraie spirituellement, on ne peut s'empêcher de rester froid, parce que rien n'a plus vieilli que cette forme d'apologétique. Peut-être n'y a-t-il d'arguments décisifs que ceux qui vont à la rencontre de notre esprit. Or, nous autres modernes, pervertis par des siècles de philologie et de critique historique, ou devenus sensibles à une conception de Dieu indépendante de ces vieux textes altérés, tronqués, falsifiés, rapetassés, nous demandons des preuves qui ne soient pas du moyen âge.

88

Si la foi, comme dit Pascal, est Dieu sensible au cœur, les hommes peuvent-ils d'emblée la posséder? Pour moi, je sais que le sentiment du divin ne pénètre en nous que si notre cœur a d'abord été sensible à la vie profonde telle qu'elle se manifeste dans la nature ou dans l'amour ou dans l'art.

89

Les théologiens nous disent volontiers que le principe

des grandes conversions religieuses, c'est le sentiment du péché. L'avouerai-je ? ce sentiment-là ne me trouble plus aujourd'hui. La notion du bien et du mal s'évapore, dès que je la veux saisir, dans la lumière qui pare de beauté toute la vie. Au fond, le goût me tient lieu de conscience, et, quand j'évite de faire à autrui ce que je ne voudrais pas qu'on me fît à moi-même, c'est moins pour obéir à je ne sais quelle loi morale que pour ne pas déranger l'ordre où se plaît ma pensée. Ainsi rien ne me paraît plus laid que la méchanceté, même profitable, car toutes les fois que, par malheur, j'incline à la satisfaire, aussitôt il me semble que je m'enferme en un cercle étroit où plus rien de moi ne rayonne. Alors, pour le rompre sans retard, je recours à la bonté. Humble morale qui, née d'un simple désir d'harmonie, s'appuie cependant par là sur un solide fondement psychologique.

90

Je crois moins en Dieu qu'au divin, car Dieu, vainement je le cherche dans l'univers ; mais le divin, je le trouve partout répandu, et c'est la Pensée qui s'efforce vers sa propre perfection. Volontiers ce suprême bonheur, objet d'un éternel désir, nous l'appellerions Dieu si, par malheur, ce mot n'impliquait pas l'idée d'un être distinct. Or, nous entrevoyons que la dernière démarche de la Pensée sera de découvrir que son existence et l'existence de Dieu sont enfin, et pour toujours, confondues.

SECTION XI

91

Y tenez-vous tant que cela, aux prophéties ? Alors soyez heureux : tous les grands événements de l'histoire ont été prédits comme la venue du Messie. César, Henri IV, la Révolution française, Napoléon et la guerre d'aujourd'hui ont eu leurs Jérémie et leurs Daniel, leurs Isaïe et leurs Ezéchiel, question de talent mise à part. Les temps s'écoulent, et le même phénomène reparaît. Sans doute, c'est une grande perte que la disparition des livres sybillins, mais la race des sybilles n'est pas éteinte. Il s'en trouve de nos jours à Paris comme jadis à Cumes. Rien n'égale en grandeur leur adresse à justifier l'ambiguité de leurs oracles par l'évidence des faits réels, rien, — si ce n'est les oreilles qui les écoutent.

Au reste, qu'est-ce qu'il y a de plus malléable qu'une prophétie ? Qui l'entend la forge à son gré ou l'interprète selon la clef de ses propres songes. L'histoire de Jésus nous l'atteste autant qu'une autre. Annoncé pendant près de quatre mille ans, il s'est enfin manifesté, mais combien différent de l'image que l'on s'en était formée ! Qu'importe ! Vite on a donné aux prophéties ni plus ni moins qu'un petit coup de pouce. Dès lors, que prouvent-elles ? Vraiment elles devraient vous choquer par leur faux air de miracles avant la lettre, quand elles ne formulent, après tout, que des aspirations populaires ou

nationales. Les Juifs opprimés et déchus rêvaient d'un héros qui les vengeât et les relevât. Ils l'ont prédit, parce que rien n'est meilleur que de croire à ce que l'on désire. Y a-t-il là un bien grand mystère ? Les Prophéties ont le tort de répandre du merveilleux dans les histoires où la vérité, à elle seule, fait merveille.

Là-dessus, n'allez pas les mettre toutes au compte de notre imagination. Non seulement elles sont déterminées par des circonstances dont elles annoncent comme qui dirait la suite nécessaire au prochain numéro, mais encore, dans l'ordre du sentiment religieux, elles sont une sorte d'appel désespéré de la raison en quête de preuves éclatantes et solennelles. Ainsi Pascal n'aurait pas cru sans les Prophéties ! Cela est effrayant. Il ne faut pas que Nostradamus fasse concurrence à Dieu, car, si Nostradamus est un imposteur, voilà Dieu gravement compromis. Les Prophéties, par les discussions légitimes qu'elles provoquent, loin de secourir la religion, la mettent sans cesse en péril. Elles n'offrent pas à la foi un fondement solide. C'est du sable sur du sable.

SECTION XII

92

Quand donc Pascal se rendra-t-il compte que le fondement de la religion est tout psychologique ? Le reproche qu'il adresse aux Juifs d'être trop charnels (c'est

son mot) retombe sur lui à chaque instant. Tout armé de raisonnements, il cherche sans se lasser des preuves de Dieu matérielles et volumineuses. Toutefois, il faut enfin le reconnaître, si le degré de vérité d'un sentiment correspond toujours à son degré d'intensité ou de profondeur, rien n'empêche une idée fausse d'engendrer un sentiment vrai. Ainsi la théologie de Pascal, on peut la juger chétive, sa morale, injuste, et sa psychologie, incomplète. Mais comment ne pas admirer leurs prolongements d'émotion dans son cœur ? Là réside toute la force démonstrative des *Pensées*.

Que de sentiments vrais, profonds et désespérés dans ce réquisitoire contre l'homme, la nature et nos plaisirs ! Sentiments vrais, mais négatifs. Peut-être faut-il, pour qu'une expérience morale soit complète, qu'elle aille en nous éveiller par une triple affirmation le sentiment de l'universel, et ces énergies obscures qui triomphent dans l'amour, et ce désir d'expression claire que l'art exauce. Or, à tout moment, une sombre théologie, alliée à la raison, rétrécit devant Pascal l'espace où rayonnerait sa pensée. La nature, cet homme la méconnaît ; l'amour, ce passionné le réprouve ; l'art même, ce grand poète le bafoue. On croit voir au milieu des plus tristes solitudes, sous des horizons désolés, un voyageur qui s'égare. Mon Dieu, rejoindra-t-il bientôt, par les chemins détournés du raisonnement, la voie royale de l'absolue connaissance ?

Peut-être ne lui manque-t-il plus que d'atteindre une

de ces minutes qui, dans la plaine de nos jours, se dressent comme un tertre et d'où soudain l'on embrasse toute l'étendue de ses expériences. O minutes riches de saisons et d'années ! Le pèlerin qui vous gravit, bientôt, comme jadis le Fils de l'Homme sur la montagne, voit, sous un ciel qui se découvre, les royaumes de la terre. Mais, quand il est Pascal, n'aimant rien que l'absolu, il murmure : « *Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien* ». Il dit encore : « *La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair... Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné de batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits !* » Et, songeant au Fils de l'Homme qui refusa l'empire de la terre, il ajoute : « *Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, qui voient la sagesse !* »

Et l'inquiet voyageur, le voici, par la grâce de sa pensée où dominent enfin le sentiment de l'universel, et cette forme d'amour qui s'appelle la charité, et ce désir d'accords qui fait les grands créateurs, le voici souverain d'un monde dont il a conçu les trois ordres de grandeur.

SECTION XIII

93

Que ne s'est-il contenté de ce point de vue incomparable et d'où chacun peut, s'il lui plaît, découvrir les vérités essentielles de la foi chrétienne ? Le voici, ce pèlerin, qui fouille maintenant sa besace où il a mis, entre autres provisions, le recueil des miracles sans lesquels, paraît-il, on ne peut croire Jésus-Christ, et qui discernent sa doctrine. Quel désir de preuves, hélas! trop réfutables ! Qui voudrait aujourd'hui entreprendre une apologie du christianisme devrait laisser tomber la plupart des arguments de Pascal touchant les fondements de la religion chrétienne, la perpétuité, les figuratifs, les prophéties et les preuves de Jésus-Christ.

Quant au miracle, si encore ce chercheur s'en faisait une idée large, et qu'il entendît par là tout ce qui dans l'ordre moral ne peut s'expliquer que par un triomphe de la pensée libre sur la raison! Mais visiblement il désigne de ce mot toute dérogation aux lois du monde physique. « *Les miracles*, dit-il, *prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps.* » Il dit aussi : « *Les miracles et la vérité sont nécessaires à cause qu'il faut convaincre l'homme en entier, corps et âme.* »

Conception moyenâgeuse, charnelle et, pour reprendre une épithète de Pascal, toute juive. Car enfin, les vrais prodiges de Jésus-Christ ne sont ni ses guérisons de démoniaques, — quel géomètre songe encore à les désavouer ? — ni son inutile résurrection, mais bien sa vie, sa passion et sa mort. O couronne du Golgotha, j'ignore si une de tes épines adorée comme relique peut guérir des enfants, mais n'es-tu pas au front du Crucifié le signe du plus beau des miracles ?

94

Quand on ne croit plus à rien, on finit souvent par croire à tout.

95

L'inquiet, c'est un homme qui n'a jamais fini de chercher sa voie.

96

« Pascal, nous dit un de ses commentateurs (M. Léon Brunschwieg), pense par opposition : toute idée évoque immédiatement chez lui l'idée contraire. Façon de penser naturelle dont il a fait ensuite une condition et une méthode pour arriver à la vérité. » Seulement toute la question est de savoir si cette méthode convient à toute espèce de vérité.

97

Seules les idées sont profitables qui nous viennent d'une multiple expérience personnelle. Pourquoi faut-il que, chez les hommes, souvent elles la précèdent ? Si,

par malheur, ils sont doués d'une sensibilité trop réceptive, voilà qu'elles s'y transforment en émotions. Pascal n'a pas échappé à cette loi d'une mystérieuse chimie morale. En outre, parce qu'il s'applique, selon le mot d'un de ses commentateurs, à penser par opposition, il en arrive à sentir aussi de la même manière. De là cette inquiétude et cette angoisse, que certains ont prises pour les preuves d'un scepticisme irréductible, — l'inquiétude et l'angoisse consistant à osciller sans cesse entre des états opposés. Que ce scepticisme, Pascal l'ait admis provisoirement et comme un moyen de discussion, il n'en reste pas moins que le doute a pénétré dans sa pensée plus avant qu'il ne le voulait, — jusqu'à son cœur.

De fait, on ne se prête pas sans danger à des idées contradictoires, car, si les unes se bornent à vous traverser l'esprit, d'autres, celles-là mêmes qui sont le plus troublantes, s'incorporent à votre sensibilité. Et l'on finit, suprême opposition, par sentir d'une manière, alors que l'on pense déjà d'une autre. N'y a-t-il pas eu naguère au Massachusetts un philosophe qui inclinait doctrinalement vers la foi, et qui pourtant ne croyait pas ? Sentir et penser à l'unisson, tout est là.

98

Quel usage Pascal a-t-il fait de cet esprit de finesse dont il a entrevu toute la portée, auquel il a même attribué le pouvoir de sentir les vérités de la géométrie ? Il le néglige, quand il ne s'agit que de lui demander une

méthode psychologique, et même, semble-t-il, il le combat sourdement, par peur de quelque idée qui serait contraire à sa théologie. Mais sitôt qu'il devine dans le sentiment du cœur un chevalier de sa croisade, il l'enrôle au service de la religion. Au fond, il y a dans ce chercheur angoissé un homme dont le siège est tout fait, ou plutôt une âme qui se considère comme une ville assiégée et dont les portes ne s'ouvriront qu'à Dieu. Mais que de brèches à ses murailles !

99

Les épis que la pluie a mouillés, si le vent les couche, ils ne se relèvent jamais.

100

Ni le Pascal des Romantiques, incrédule et tourmenté, ni le Pascal de la critique contemporaine, plus assuré sur la foi que le Docteur séraphique ou que le Subtil ou que l'Ange de l'Ecole ; mais un inquiet qui s'accroche à la Croix, son mât dans la tempête ; et ce mât le sauve du naufrage, sans toutefois le soustraire au roulis de l'inquiétude.

101

Si la foi est le plus haut degré d'un sentiment qui ne s'accommode guère des entreprises de la raison, les preuves de l'existence de Dieu sont toutes morales et même individuelles, et elles ressortissent à cet esprit de finesse qui a pour principal objet de connaissance les phénomènes

de la vie intérieure. Le tort de Pascal, de l'inquiet Pascal, est d'avoir sans cesse confondu deux ordres dissemblables, en demandant à l'intelligence les preuves générales d'une vérité qui, éternellement particulière, n'entre pas dans ses catégories. De là tout ce que les *Pensées* présentent d'inutile et d'incertain.

Un homme qui, sans craindre de la particulariser comme un cas unique et d'en marquer le caractère spécial ou distinct, raconterait ingénument l'élévation lente de son âme à la foi, aurait des chances, lui, d'écrire la plus belle apologie du christianisme.

102

Naguère, dans une solitude à mi-chemin entre Eaux-Mortes et Avully, j'ai entendu tout à coup une voix d'autant plus étrange qu'elle semblait d'une impérieuse douceur. D'où sortait la voix soudaine, et que m'a-t-elle dit ? Imaginez un ordre qui viendrait, comme une grâce royale, à la rencontre de votre plus cher désir, et songez que, s'exhalant des choses, il m'arrivait, sans frapper l'air avec des mots, tant j'étais devenu le cœur des choses, de toutes les choses qui m'environnaient. Qu'y avait-il d'autre en ma pensée que ces prairies et ces champs de blé ou d'avoine encadrés de haies vives ? J'étais tour à tour un groupe d'arbres voisins de quelque maison basse, un arbre solitaire et frémissant au beau milieu d'une prairie, et tous les arbres de la plaine frémissante. Vraiment je ne savais plus rien que les souples lignes enchaî-

nées d'un paysage circulaire, la douceur de ses contours et l'harmonie de ses mouvements qui m'encerclaient de proche en proche jusqu'aux horizons. Car là-bas, le Salève, que le Mont de Sion et le Vuache unissent comme d'une accolade au Jura, qui semblait rejoindre, derrière un soulèvement de l'étendue, le Salève, que prolongeait la chaîne des Voirons, toutes ces montagnes dansaient une ronde autour de ma pensée. Et, comme je songeais, parmi tant d'accords, que ce cirque, en tournant autour de moi, tournait aussi, sublime accord, autour du soleil, la voix me disait avec une impérieuse douceur : « Si la vérité, j'entends celle qui dicte aux hommes une règle morale, n'est un point de vue individuel d'où chacun, selon la force de son regard, découvre sa loi propre, ses propres rapports avec la vie, tous les cercles concentriques de sa pensée, elle ne peut pas être, cette vérité, un corps de doctrine à l'usage de tous les hommes. Autant d'hommes, ou de familles d'hommes, autant de points de vue, autant de doctrines, eh ! oui, autant de vérités. Mais que dire, de ceux-là qui, faute d'avoir repéré leur point de vue, courent jusqu'à bout de souffle après les vérités d'autrui, ou gravitent sans trêve autour d'une doctrine conjecturale ? Les malheureux ! Ils ne verront donc jamais tout ce qui gravite autour de la vérité qu'ils incarnent, et qu'ils ignorent ! Et, s'ils voyaient un jour ce paysage fraternel, qui sait comment rayonne une vraie certitude, ils passeraient, sans le comprendre, nomades fatigués ».

SECTION XIV

103

La sagesse des collines.

Quand au sortir d'Annemasse en Faucigny on prend sur la route d'Etrembières qui file vers le Salève le premier chemin à gauche qu'ombragent de jeunes marronniers, on aperçoit bientôt les formes pleines d'un mamelon couvert de vignes et de vergers : c'est le coteau de Monthoux. Derrière, se dressent les Voirons, montagne allongée, le Môle, pareil à un volcan, plus loin une chaîne d'Alpes farouches et, de côté, le Salève aux vives arêtes, tout un paysage d'altitudes qui dominent, sans l'écraser, cette petite éminence. Répond-elle fortement par quelques traits énergiques à la nature qui l'environne ? Il lui suffit d'être ce qu'elle est, un mamelon aux formes pleines, couvert de vignes et de vergers, et d'aspirer par toute sa végétation la lumière du jour. Quelle tranquille assurance ! Chaque fois que je l'admire, je songe à ceux-là qui savent opposer aux discours les plus impérieux de simples états de sensibilité qu'ils tiennent pour des affir-

mations irréfutables. Telle est la sagesse des collines qui prennent leur place sous le soleil, de toutes les collines que j'ai vues, et de celle que voici. Tandis que sur ses pentes les arbres s'isolent, vers le sommet ils se rassemblent et couvrent une partie de sa crête d'un bois qui descend à la rencontre du chemin où je vais monter. O vertus secrètes enfermées dans les choses ! Sitôt que je me mêle aux ombrages de la colline, il me semble qu'en ne demandant rien de plus que d'être entièrement ce que je suis au gré de la saison, de l'heure ou de la minute, j'atteins le premier degré de la vérité. Puis, quand j'arrive au faîte de la petite éminence qui s'étale comme un plateau et où rêve un étang fleuri de nénuphars, voyant qu'autour de moi, montagnes, plaines et rivières, tout se meut sous la dépendance du soleil et de mes regards, je vérifie une fois de plus que le moindre de mes sentiments, si je l'éprouve dans sa plénitude, m'assure une telle connaissance de la vie qu'elle équivaut à la possession de l'univers.

Au fond, seule une vérité m'importe, que ni la science des choses extérieures ni la science des choses divines ne peut m'enseigner, et c'est la nature de mes rapports avec la vie. Vérité mobile et changeante et que j'atteins d'emblée, parce qu'elle n'est pas autre chose qu'un état de sensibilité. Si je voulais alors penser par antithèse, je serais comme un architecte qui fait de fausses fenêtres pour la symétrie. Or, une seule me suffit, celle d'où je regarde le ciel et la terre et par où je sauterai, s'il le faut,

de l'ombre au grand jour. Je veux me conformer à la vie même, qui est la plus magnifique des affirmations avec ses paroles de clarté et ses strophes de lumière. Quelle doctrine briserait mon élan ? Mais le propre d'une émotion est d'avoir, outre sa résonance immédiate, de lointaines résonances à travers tout le système de nos sentiments qui, dépendant les uns des autres, se modifient plus ou moins dès que l'un d'eux se transforme. « Il semble, dit ce mystérieux *Discours sur les passions*, qui n'est peut-être pas de Blaise Pascal, il semble que l'on aye toute une autre âme quand l'on ayme que quand on n'ayme pas ; on s'élève par cette passion et on devient tout grandeur. » O souple enchaînement des forces de l'univers ! L'homme ressemble à la nature, et rien ne nous donne mieux la conscience de cette identité que les efflorescences d'un sentiment. La graine porte en elle toute la plante qui se réalise dans la fleur où se cachent d'autres graines. Que de réalités perdurables, actuelles et futures représente la moindre de nos émotions ! L'instant qui la voit éclore est riche de saisons et d'années, car avec elle s'achève en nous quelque chose, et quelque chose de nouveau commence. Pareille à ces rythmes distincts qui, sous la forme d'un être ou d'un objet animé, se détachent du grand mouvement universel, rythmes furtifs, forces passagères qui semblent interrompre la continuité d'une force permanente, elle est un geste dominateur auquel se rallie de proche en proche tout ce qui de nous rayonne dans notre cercle intérieur. Ainsi le présent est un passé

qui toujours s'enrichit et déjà il ordonne tout l'illimité du possible.

Douterais-je de cette rigoureuse continuité ? Il a disparu le château-fort qui érigeait ici ses tours et ses droits. Il s'est effondré comme la puissance de ces maîtres ; comme eux il a glissé sous terre. Au milieu des cimes empennées d'un bois de sapins une étroite chapelle à pris sa place. Mais le village qu'il dominait respire encore à ciel ouvert. C'est une longue vieille rue que de vieux arbres dissimulent, un vrai chemin de garde au flanc de la colline, quelque chose comme une douzaine de guérites aux abords du danger. Tantôt elle passe, cette rue, entre des maisons bâties sur le roc et dont la porte a pour chambranle des poutres encastrées dans les murs ; tantôt elle file entre des vergers séculaires montant, ici, vers le sommet du coteau, descendant là vers la plaine, et qui, tous, semblent allonger sur l'herbe les grandes ombres que fait le Temps avec ses ailes. Et partout, au bord du chemin, autour des maisons, les arbres, noyers ou châtaigniers, plus vieux les uns que les autres, et couverts de mousse, si nombreux ils sont qu'ils répandent sur le village en faction l'humide fraîcheur de la nuit. Mais, parfois, une cour s'élargit au soleil comme l'esplanade d'un rempart. Alors, on entrevoit, couchée au pied du coteau, la plaine du Faucigny et, bravade ou défi, le château de Langin et, puissance invincible, la chaîne des Voirons. Ce village, qui fut jadis taillable et corvéable à merci, quelle chose rude en face de toutes ces rudesses ! Quand je le parcours, bientôt je crois être

garde montante ou garde descendante. A voir cette longue vieille rue et, s'y ralliant, des sentiers où l'herbe pousse ainsi que sur les tombes abandonnées, à voir aussi les arbres de la chapelle aigus comme la hampe d'une pertuisane, et ces murs de jardin tout caparaçonnés de verdure, je respire un parfum de campagne et de chevalerie. Rencontrerais-je par hasard le laboureur, qui trouva l'autre jour, en remuant sa terre, ce témoignage signé d'un beau paraphe : un squelette armé d'une cuirasse et dont le crâne était percé d'une flèche rouillée ? Verrais-je mieux encore, dans les feuillages ensoleillés briller soudain la lame d'une épée, un gantelet de fer ? Et ! n'est-ce pas une poudrière, cette demeure que voilà, isolée, sans fenêtre, et toujours hermétiquement close ? Mais quoi ! la valeur du passé se réduirait-elle pour nous à de pittoresques visions, l'enlèvement d'une redoute, les orages d'une mêlée ou, par contraste, sous une armure ternie quelques os entrelacés ? S'ils ne savaient s'approprier, pour les accroître, les vertus, l'énergie des siècles révolus, les vivants ne vaudraient pas les morts. Peut-être ont-ils, ces fantômes, adoré ce que volontiers nous brûlerions aujourd'hui... Qu'importe, si notre ferveur égale au moins la ferveur qu'ils ont mise à brûler ce que nous adorons !

Je sais encore au flanc de ce coteau un verger qui regarde un vaste paysage circulaire formé du Salève, des Bornes, de la montagne de Soudine et des arbres qui m'abritent, quand je m'y repose. Beau verger dont les

lignes vont se répétant jusqu'aux lignes de l'horizon. Aux lentes inflexions de cette arête qu'une file de pommiers accentue, répondent là-bas, aussi lentes, mais plus larges et plus hautes, les inflexions entrelacées de Soudine, des Bornes et du Salève. Et, comme au bas de ce verger un toit luit rouge dans le vert des feuillages, on dirait que l'humble maison cachée là est le cœur vivant d'où jaillit, ainsi qu'une voix limpide, l'immense paysage. Qu'elle est riche, la pauvre maison ! Si je pouvais, je la donnerais à tel homme de moi connu et qui se dit chaque matin, dès qu'il voit le monde renaître sous ses yeux : « Sois donc un point sensible où converge la vie, elle t'inspirera le chant de la journée ».

Là, j'ai rencontré cent fois l'image du bonheur, quand les arbres de ce verger qui plongent leurs racines dans la nuit souterraine et trempent leurs cimes dans la lumière du jour, unissent le ciel à la terre en leur offrant, agitées de feuilles et de fruits, des branches plus lourdes que des cornes d'abondance. Si le bonheur est pour chacun de s'épanouir dans ses œuvres, un seul de ces arbres porte, avec les sphères menues et bigarrées qui s'y balancent, une telle charge de bonheur qu'à l'heure où le soleil couchant illumine la crête du coteau, ce verger semble monter vers la nue comme une action de grâces, et dire : « Les œuvres, les belles œuvres qui sortent de la terre ou de la main des hommes, sont des prières exaucées ». Dès lors, pour m'expliquer le mystère de la beauté, ne venez plus me faire croire que le tempérament,

c'est l'exercice d'une faculté maîtresse, quand au contraire c'est un conflit de tendances opposées qui finissent par s'accorder dans une émotion unique. Ah ! quels rudes tempéraments, ces arbres qui prennent la terre par toutes leurs racines et, par toutes leurs branches, le soleil !

L'heure qui sonne à présent au clocher d'un village, elle sonne à tous les clochers du pays, et dans toutes les maisons où bat une horloge, et dans toutes les âmes où bat une espérance. Que m'apportera cette heure aux voix si proches et si lointaines ?... Pour ne pas la perdre, afin de la parer de beauté, gagnons la route qui borde ce verger et descend vers Genève, allons admirer l'autre visage du coteau, celui qui sourit au Salève. Il y a quelques jours, le soleil levant, qui entrouvrait des nuages, l'éclairait par endroits. Lumière miraculeuse ! A voir l'éclat brusque, l'air étonné des prairies, plus vives que jamais au bord de la plaine genevoise noyée de brumes, on aurait dit qu'un inattendu soleil vert éveillait la surprise de cette matinée de septembre.

Mais de la route où j'avance et qui passe le long d'un plateau, que vois-je à ma gauche ? un objet rare mis en valeur par un artiste inconnu, et c'est une humble église de village. Petite église de campagne où il fait dimanche tous les jours de la semaine, parce que tous les jours, un peu gauchement parée, elle enferme quelque chose du grand repos dominical dans une atmosphère d'attente indéfinie. Posée à même ce plateau surchargé d'arbres verdoyants, on dirait une église au beau milieu des bois.

Quel isolement absolu dans les feuillages ! Et tout le pays de collines et de montagnes que du haut de son fin clocher pointu elle regarde, l'environne de solitudes. Si fine et si nette, et d'une architecture si précise, l'humble église, clocher pointu, nef allongée au toit gris clair, achève d'acquérir tout son prix quand on la compare avec son village, maisons branlantes, toits rapiécés, qui commence là où finit l'enceinte de verdure. Elle affirme alors sa précellence. Mais visiblement elle ne s'isole que pour mieux s'associer à tout ce qui l'entoure. Les arbres, qui lui composent une assemblée de fidèles, la relient à son village qui, la reliant à d'autres lieux, de proche en proche la relie aux horizons, cercle aéré de collines et de montagnes. Ainsi l'humble sanctuaire, pareil à une châsse exposée en plein vent, préside une assemblée de paysages et veille, simple église de paroisse, sur toute une province. Peu m'importent son enseignement, le saint qui l'habite ou les reliques menues de son pauvre trésor. Grand Saint Albin qui l'honorez de votre présence et guérissez, dit-on, les enfants, pardonnez à ma folle audace. J'aime dans cette église un signe émouvant, le geste éternel de la vie qui aspire comme un poème aux perfections de l'ordre, de l'enchaînement et de l'harmonie, cette adorable Trinité.

Le merveilleux appel ! Si, voulant m'approcher de ces pierres vivantes, je traversais les pelouses qui nous séparent, bientôt je reverrais la place du village. Comme elle est charmante, — avec les six ou huit maisons qui la

bordent, et toute l'herbe qui pousse au milieu, et les noyers qui l'ombragent, elle, son banc de pierre et sa fontaine, — comme elle est charmante de ressembler à un verger ou à une prairie inclinée ! Larges façades, où le ciel concentre sa lumière, et percées de peu de fenêtres, ces maisons, sauf une qui tient boutique, ont l'air de maisons aux champs et dont la grange baye aux récoltes. Elles sont là, deux par deux, esquissant à gauche, à droite et au fond de la place, les premiers traits d'une figure indéterminée qu'envahit de tous côtés la campagne environnante ; et, s'opposant les uns aux autres, leurs volumes clairs s'équilibrent. Devant elles, sous les noyers aux gestes brefs et dans l'herbe drue, des chemins passent, qui s'en vont vers de plus vastes solitudes et, peut-être, cahin-caha jusqu'aux horizons. Autour de la petite place, là-bas, jouent, lumineuses, les grandes lignes enveloppantes des lointains, le Salève et le Jura, la montagne de Soudine et les Bornes. Le rêve de la petite place, demi-verger, demi-prairie, rayonne à travers l'espace dans les vergers et les prairies d'alentour. Et, par les chemins qui la traversent comme les quatre vents, elle voit venir, selon les jours et selon les heures, des paysannes en quête de provisions ou quelque convoi funèbre, les lourds chars de la moisson ou la voiture légère d'une épousée. Elle est le centre raisonnable de la commune. Là, se rencontrent, après la messe, les fidèles ; là, se débattent tous les marchés ; là, s'accomplissent les ventes, les trafics et les échanges ; là, s'agitent les intérêts ; là, des forces actives

prennent conscience de leur valeur, jusqu'au moment où, toutes affaires traitées, chacun regagne sa maison perdue au milieu des champs. N'est-il pas sage, l'homme qui tient la vie sociale pour un carrefour où les nécessités de l'existence l'obligent à se rendre et qui, plus riche de s'être dépensé, bientôt retourne aux solitudes de soi-même ?

Soudain, la route qui m'entraîne découvre de nouveaux horizons. Rien ne donne mieux la sensation des mouvements de la terre que ce coteau vu d'ici et qui ressemble au sommet d'une mappemonde inclinée sur son axe. Comme il a l'air de mouler selon la forme de sa silhouette le souple ciel qui l'environne ! Un hameau clair, assombri de quelques sapins, l'attache à la plaine qui monte vers lui par degrés. Plus haut, des vignes allongent leurs rainures semblables. Ça et là, des champs parsemés d'arbres, chênes ébranchés, pommiers ronds, saules chevelus, peupliers minces, étalent leurs diverses couleurs unies. Et toute la campagne genevoise que ferme le Jura, semble graviter autour du coteau qui gravite autour du soleil et se penche vers elle. Oh ! l'unanimité de l'univers qui se reflète dans ma conscience ! Quel instinct me pousse, lorsque je suis au milieu d'un paysage, à l'embrasser tout entier d'un regard circulaire, et, chaque fois que j'accorde mon petit geste de vivre au grand geste de l'élan vital, à prolonger le présent dans le passé et dans l'avenir ? Ma pensée aime à danser comme un chœur de jeunes beautés heureuses dans les limites de la vie, et par bonds elle s'enlace à la lumière du jour.

Les heures fugitives qui lui sont comptées, tombent du haut des clochers, une à une, dans l'innombrable. Ah! que cette chute d'heures l'affligerait, ma pensée, si de toute la force de ses désirs les plus profonds elle ne gravitait, joyeuse, autour de l'idée d'éternité comme la terre autour du soleil.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviana

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 4 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS 1 A 4 ; 30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS 5 A 34 ; 500 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ ANGLAIS, NUMÉROTÉS 35 A 534.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 MARS 1920 PAR ALBERT KUNDIG, MAITRE IMPRIMEUR A GENÈVE.

566/25

[illegible] et [illegible].

3

(quelquefois) [illegible]

4

[illegible] Pensée [illegible] moyen [illegible] volontiers [illegible]

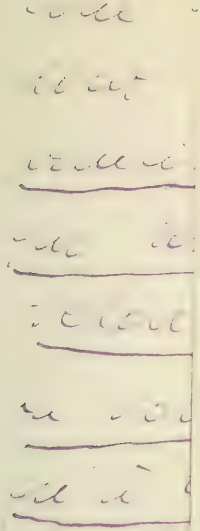
[illegible]

5

[illegible]

6

[illegible]



[illegible] de [illegible] comme la [illegible],
[illegible] [illegible] a fait un [illegible] « [illegible] les
[illegible] [illegible] de la [illegible], mais
[illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de la [illegible].
La volonté qui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] à l'autre, [illegible] [illegible] [illegible]
considérer les qualités de celui [illegible]
[illegible] [illegible] à voir ; et [illegible] l'esprit,
[illegible] [illegible] [illegible] avec la volonté,
s'arrête à regarder [illegible] [illegible] qu'elle [illegible] ;
et [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
soit ». Les signes sont [illegible] [illegible] : [illegible]
[illegible] très [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible], à savoir [illegible], [illegible] [illegible],
la volonté intervient [illegible] [illegible]
[illegible] les opérations de la [illegible], [illegible]
[illegible] opérations, à la difficulté [illegible], lorsque
[illegible] [illegible] de l'esprit [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible] à d'autre
[illegible] les [illegible]. [illegible] de l'esprit
de [illegible].

7

[illegible]

8

[illegible]

9

[illegible]

Paul a trouvé celui de manière
méthode.

10

Il est vrai que les pensées
de la méditation que à porte et exer=
cent, et mêmes étant ce dès l'instant
l'esprit de pensée est un état tout
fait un esprit déjà formé par d'autres
méditations.

11

La vérité est un objet pour
la mère qui en fait une forme qui
s'oppose à l'intérêt, et la mère qui,
elle, préserve le bien développement
de notre vie intérieure, derrière de
l'écrire. L'illusion un instant
cédé par la mère, troublissant et
la campagne et devenu à elle
[illegible] de la raison eût tout
fait de mère. La raison, par la suite,
l'eût, au fait à [illegible] tout de
mystères, et tout, y compris l'art qui

Nowit
would
is not
[illegible]
[illegible]

Que ne fut-il convenable de ne point le mettre en circulation et l'où demeure tout, s'il lui était découvrir les vérités éternelles de la foi chrétienne? Le voici, ce théâtre, qui possède maintenant la bonne où il a mis, entre autres provisions, le recueil des miracles dans lesquels paraît-il, on ne peut voir Jésus-Christ et qui disperment la doctrine. Qui désir de preuves, mais! trop réfractaires! Qui voudrait aujourd'hui entreprendre une apologie du christianisme devrait imiter Pascal démontrant les fondements de la religion chrétienne, la perpétuité, les figuratifs, les prophéties, et les preuves de Jésus-Christ.

Quant au miracle, si encore ce chercheur y en faisait une idée large, et qu'il entendît par là tout

il est dans l'ordre moral de mettre les faits-clés, par un mécanisme de la raison libre sur la raison! Qui vise = finalement à bannir de ce mot toute interrogation et tout du monde chrétien.

Les premiers mots, "comment le connaître que Dieu a mis en nous ceux qui y croient et écrire sur les murs". Et les derniers: "les ultimes et la vérité tout nécessaires à connaître, il faut connaître l'homme du milieu, corps et âme".

Conversion moyen-âgeuse, inquiétante et, pour reprendre une épithète de Pascal, toute juive. Car enfin, les trois miracles de Jésus-Christ ne sont ce ses guérisons de démoniaques — quel géométre osage encore à les désavouer? — ni son inutile résurrection, mais bien sa vie, sa passion et sa mort. O couronne du pigotin, j'ignore si une de tes épines adorée comme relique

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 000994409b

B 1903 .R44P3 1920
RHEINWALD, ALBERT.
PASCAL.

CE B 1903
.R44P3 1920
COO RHEINWALD, A PASCAL.
ACC# 1013462